



BUFFALO-BILL

Le vieil Ermite du Grand Cañon.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

No. 73.

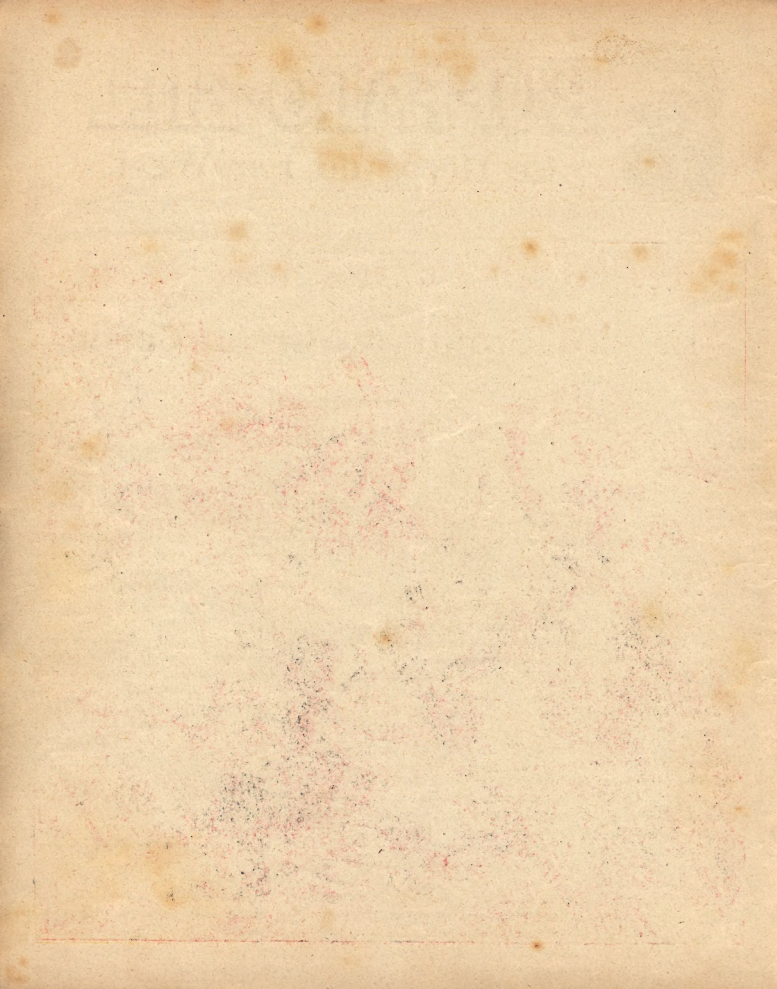
Prix: 25 Centimes.

BUFFALO BILL'S SPY SHADOWER

OR
THE HERMIT OF GRAND CANYON



Au fort d'un engagement avec les Indiens, Wallace Weston avait sauvé la vie au grand éclaireur.





BUFFALO-BILL

Le Héros du Far-West.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

Le vieil Ermite du Grand Cañon.

L'Ermite.

Par une claire matinée d'automne, un cavalier s'était arrêté pour contempler une des merveilles du monde: le Grand Cañon du Colorado.

Entre deux rangées de montagnes hautes de plusieurs milliers de pieds s'ouvre un abîme dont l'œil a peine à mesurer l'énormité. Cette immense faille, si profonde que, vue des crêtes, elle paraît insondable, forme une superbe et grandiose vallée où coule le Colorado Grande, formé par la jonction de Green River avec le Rio Grande, et plus connu sous le nom de Rio Colorado.

Les falaises qui encaissent son lit sont revêtues de teintes admirables où l'écarlate se marie au bleu et au violet, et où l'on discerne toute la gamme des couleurs de l'arc-en-ciel.

Des filets d'eau, claire comme le cristal, sourdent de toutes parts, donnant naissance à d'impétueux ruisseaux, tributaires du fleuve. Et tout cela, joint aux prés verdoyants de la vallée, aux forêts sombres et touffues de la montagne, offre un spectacle dont le cavalier arrêté sur le bord de la crête paraissait ne pouvoir se rassasier.

Ce cañon, à cause même de sa majesté sauvage, était considéré comme la demeure des mauvais esprits, par les Indiens qui l'évitaient soigneusement. Les

B. B. 73, F.

Tous droits réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

Blancs n'en prisait pas davantage la solitude, et il semblait bien qu'un fugitif pût y trouver un asile inviolable, quel que fût le crime qu'il eût commis.

De l'endroit où le cavalier avait fait halte partait une sente déclive, qui contournait une roche en surplomb, et dont la largeur ne dépassait pas un mètre, de sorte qu'un homme brave et réfractaire au vertige pouvait seul s'y hasarder.

Un instant encore, le cavalier se tint en contemplation devant ce panorama prestigieux, admirant les nuées qui flottaient doucement sur le paysage et le lacet d'argent de la rivière sinueuse, tendant l'oreille aux doux chants des myriades d'oiseaux qui voletaient au penchant des hauteurs.

Puis il poussa un soupir, comme si cette scène évoquait en lui de tristes souvenirs, mit pied à terre et détacha un lasso enroulé autour du pommeau de sa selle.

Il était vêtu comme un mineur et coiffé d'un grand chapeau de feutre; mais son aspect était imposant, et son visage, bronzé et fortement barbu, avait une expression peu commune d'intelligence et d'énergie.

Deux chevaux de bât lourdement chargés l'accompagnaient. Il passa la longue courroie dans leurs mors et prit la tête du petit convoi qui s'engagea sur la descente périlleuse.

En arrivant au point où la sente était le plus étroite, il ôta les paquetages des chevaux et fit passer ceux-ci un à un au tournant brusque et terriblement dangereux des rochers.

Les pauvres bêtes tremblaient comme des feuilles, mais elles semblaient avoir confiance en leur maître, qui réussit à leur faire franchir sans accident la zone redoutable.

Retournant sur ses pas, il alla chercher les charges et les selles des trois chevaux, les replaça sur leur dos et continua sa route vers le bas du cañon.

Le chemin était toujours mauvais, et parfois même si difficilement praticable que les bêtes trébuchaient et eussent basculé dans l'abîme, si la présence d'esprit et le bras vigoureux de l'homme ne les avaient sauvegardées.

Le soleil était près de se coucher quand il atteignit enfin le bout de ce sentier de chèvres. Les pics des montagnes étaient encore nimbés des rayons d'or de l'astre à son déclin; mais la vallée était déjà plongée dans une ombre épaisse.

Le cavalier s'avança le long du cañon d'un bon pas, comme s'il était désireux de trouver un lieu de campement convenable avant la nuit noire, et, au bout de quelques milles, il avisa une gorge si étroite et tellement encaissée que la partie inférieure en était noire comme un four.

Un ruisseau s'échappait de cette gorge, et ses eaux limpides allaient se perdre, un mille plus loin, dans celles du Rio Colorado. Des arbres de haute futaie y recouvraient de leur feuillage une cabane adossée à la paroi du rocher, qui s'élevait verticalement comme une muraille de plusieurs milliers de pieds de hauteur.

Comme l'homme et les chevaux s'approchaient de la cabane, il y eut un brusque craquement; une sorte de détonation épouvantable se répercuta avec fracas dans la gorge, et le sol trembla sous le choc d'une avalanche de roches et de terre; tout un pan de la falaise venait de s'écrouler, projetant une pluie de pierres et des tourbillons de poussière dans la vallée.

Epouvantés, les chevaux avaient pris le mors aux dents et s'enfuyaient à fond de train, sans que l'homme cherchât à les retenir.

Il ne releva les rênes que lorsqu'il se considéra comme hors de danger, un demi-mille plus loin, et, très pâle, secoué d'un tressaillement nerveux, il se retourna vers l'endroit où s'était produit le cataclysme.

— Mon Dieu! fit-il en maintenant ses chevaux

tremblants de peur. La montagne s'est écroulée sur ma maison, et mon infortuné camarade gît sous un monceau de rochers!

« Nous avons trop sapé le bas de la falaise dans nos travaux de mines.

« Quelques minutes de plus, et je partageais le sort du pauvre Langley! J'aurais été enterré comme lui sous cette masse de décombres.

« Quelle étrange destinée que la mienne! La Providence me protège sans cesse contre la mort.

« Langley n'est plus; je suis maintenant le seul Ermite du Grand Cañon, un homme riche comme Crésus, mais un proscrit, hélas! Comment tout cela finira-t-il? je me le demande.

Une heure s'écoula avant que l'homme pût reprendre assez ses esprits pour songer à camper, tant la chute de l'avalanche et la triste fin de son compagnon l'avaient bouleversé.

Enfin, il parvint à réagir, et, se rappelant un lieu où il pourrait bivouaquer commodément, il se dirigea de ce côté.

Il passa devant l'éboullis, dont l'énorme masse formait cône du haut en bas de la falaise et servait, croyait-il, de sépulture à son ami.

— Pauvre Lucas Langley!

« Lui aussi avait des soucis, des chagrins, des secrets qui l'avaient obligé de fuir ses semblables et de se réfugier ici comme une bête traquée. Hélas! qu'est-ce que l'avenir me réserve?

Soupirant de nouveau, il remonta la vallée, n'ayant plus pour se guider que la lumière de la lune; puis il bifurqua dans une des innombrables gorges qui partent du Grand Cañon et quelquefois s'enfoncent dans les montagnes sur une longueur de plusieurs milles.

Il venait de remonter cette gorge pendant quelques centaines de mètres lorsqu'il percut l'aboiement grave d'un gros chien qui devait l'avoir éventé.

— Sauvage n'est donc pas mort? s'écria-t-il. Ah, si je m'étais trompé, si Lucas Langley avait pu échapper à cette catastrophe!

Et, apercevant une lueur dans les ténèbres de la gorge, il poussa vivement sa monture de ce côté.

Le chien continuait de donner de la voix, mais ses jappements étaient plus joyeux qu'alarmés; de son côté, le cavalier semblait se rassurer de plus en plus. Enfin, comme il s'arrêtait devant un feu de bivouac, un énorme molosse bondit vers lui avec tous les signes d'une joie excessive, tandis qu'un homme émergeait de la lisière d'un bois et s'écriait:

— Grâce au Ciel, vous voilà de retour, pard Selton ! Je commençais à m'inquiéter.

— Et moi, répondit le cavalier en serrant chaleureusement la main de son ami, j'avais perdu tout espoir de vous retrouver vivant, Lucas, car je vous croyais sous cette montagne de rochers qui est tombée de la falaise et qui a écrasé notre petite cabane.

— Non, j'ai été prévenu à temps par des craquements précurseurs, tandis que je travaillais à la mine. La falaise se lézardait, et, m'étant vivement éloigné de sa base, je constatai que la chute en était imminente. Je m'empressai donc de faire sortir nos deux mules de la gorge et de les conduire en lieu sûr après les avoir chargées de tous nos bagages. Puis je revins chercher notre or et tout ce que je pus recueillir de précieux, et j'établis notre camp ici. Ce soir, la falaise s'est écroulée, mais je ne vous attendais pas de nuit, et je ne comptais aller au-devant de vous que demain matin. Enfin, puisque vous avez échappé au danger, tout va bien.

— J'en dis autant, trop heureux de vous retrouver vivant, Lucas. Je n'étais qu'à quelques centaines de mètres de la falaise quand elle s'est effondrée, et je n'oublierai jamais le spectacle dont j'ai été témoin à ce moment-là, l'épouvantable fracas qui me signala le cataclysme, la terreur que j'en ressentis et la fuite éperdue de mes chevaux.

Cependant, les deux hommes mirent les bêtes à paître en un lieu bien fourni d'herbe et d'eau ; puis ils s'assirent pour souper, bien qu'ils n'eussent pas grand appétit, après ce qui venait de se passer.

Seul, Sauvage, le molosse à l'air féroce, fit réellement honneur au repas, vite remis de la frayeur qu'il avait lui-même éprouvée.

Les pipes allumées, l'arrivant dit à son camarade :

— J'ai apporté avec moi des provisions et les différents ustensiles qui nous étaient nécessaires. Ils pourront suffire à nos besoins pendant toute une année. Vous comprenez que je ne tiens pas à m'absenter encore de ce cañon avant d'avoir amassé une fortune.

— Oui ; ici nous sommes en sûreté, et je crois deviner que vous avez des motifs sérieux pour avoir le sentiment que vous m'exprimez.

— Je vais vous dire de quoi il s'agit, dit d'un accent émouvant et profond celui qui s'appelait lui-même l'Ermite du Grand Cañon.

« Oui, je veux vous confier un secret, camarade.

« Après l'accident de ce soir, je n'éprouve aucune espèce d'envie de dormir, malgré mon extrême

lassitude physique, et, si vous le voulez bien, je vous raconterai mon histoire.

L'homme s'arrêta comme pour rassembler ses souvenirs.

— Parlez, répondit son camarade, je suis tout oreilles.

— Pard, vous m'avez témoigné beaucoup d'amitié et de confiance en me révélant votre passé. Je sais que vous êtes un évadé de la justice, et qu'une malédiction pèse sur votre existence. A mon tour de me fier à votre discrétion, de vous avouer que, moi aussi, je suis au ban de la société, et que je n'ose plus me montrer devant mes compatriotes.

« Vous me connaissez sous le nom d'Andrew Selton, et je suis en mesure de prouver à n'importe qui que ce nom est bien le mien.

« Mais, en réalité, Andrew Selton est mort, et ce n'est que parce qu'une grande ressemblance existait entre nous et que je possède ses papiers, que je puis me faire passer pour lui.

« Mon vrai nom est Wallace Weston. La fatalité a fait de moi un meurtrier et un fugitif.

« Jugez, du reste ! J'étais entré dans l'armée comme simple soldat, et je ne tardai pas à y gagner le grade de sergent, avec l'espoir d'obtenir une commission d'officier un jour. Mais un nouveau régiment vint occuper le poste frontière où j'étais, et je reconnus en l'un des arrivants un homme avec qui je m'étais querellé jadis. Il était sergent, lui aussi, il s'appelait Manton Mayhew, et il ne manqua pas non plus de me reconnaître. Une scène violente éclata entre nous, et je le tuai. Devant le Conseil de guerre, je ne cherchai pas à me défendre ; j'acceptai stoiquement mon sort. Cependant, une fois, dans un combat contre les Indiens, j'avais sauvé la vie du scout Buffalo Bill.

— Buffalo Bill ? Oh, mais je le connais ! On m'a souvent parlé de lui, du moins, dit son interlocuteur.

— Désireux de me prouver sa reconnaissance, Buffalo Bill se rendit au quartier général de l'armée pour tâcher d'obtenir ma grâce du général commandant la division. Elle lui fut refusée, et il revint avec la réponse négative, juste au moment où l'on me conduisait sur le bord d'une rivière pour m'exécuter. Je l'entendis qui communiquait cette mauvaise nouvelle à mes chefs, et je résolus brusquement de m'enfuir ou de mourir en tentant de le faire.

« Le cheval de Buffalo Bill se trouvait tout près de moi. En quelques bonds, je sautai en selle, je lançai la

bête dans la rivière, et, l'ayant traversée, je filai à toute vitesse. Le scout reçut l'ordre formel de tirer sur moi, mais il ne voulut pas me tuer, et ses balles s'égarèrent. La nuit étant proche, je parvins à gagner le désert, car j'avais une certaine avance sur ceux qui s'étaient lancés à ma poursuite.

« Le lendemain, mon cheval étant épuisé, les soldats allaient me rejoindre dans la petite oasis où j'étais arrivé, quand je rencontrai un cheval errant. Le monter et piquer des deux vers le désert fut l'affaire d'un moment, et je laissai loin derrière moi la troupe harassée des cavaliers du fort.

« Le jour suivant, comme j'arrivais devant un gros rocher isolé dans la plaine aride, je découvris le cadavre d'un homme que les coyotes avaient déjà dévoré en partie.

« Il avait péri d'inanition dans le désert, et le cheval errant auquel je devais mon salut était le sien.

« A l'instant, l'idée me vint de donner à croire aux soldats que c'était moi qui venais de mourir. Je trouai mon uniforme contre les effets de ce malheureux, j'abandonnai l'équipement du scout à ses côtés et m'éloignai à pied, après avoir tué le cheval près du cadavre de son maître.

« J'avais trouvé dans les poches de ce dernier des lettres et divers papiers, un plan et un calepin qui m'apprirent son nom, et qui contenaient les preuves de son identité. Le plan indiquait l'emplacement d'une mine d'or. C'est celle que nous exploitons en commun.

« Je réussis à gagner une région plus hospitalière, et vous savez le reste. Vous savez que j'arrivai à votre campement au moment même où, blessé, vous subissiez les menaces de mort de votre compagnon Black Bill, qui voulait vous arracher le secret d'une mine vous appartenant. Je reconnus en cet homme un frère du sergent Manton Mayhew, de qui j'avais également à me plaindre.

« Vous vous rappelez mon duel avec Hugh Mayhew, alias Black Bill, et qu'il succomba sous mes coups.

« Désormais, je jouai le rôle d'Andrew Selton; je laissai croire à tout le monde que Wallace Weston était mort dans le désert; et je gagnai le Grand Cañon avec vous.

« Nous sommes en passe de nous enrichir, vous et moi, et la perte de la mine de la falaise où nous travaillions ne nous arrêtera pas sur le chemin de la fortune, car j'en connais d'autres d'aussi bon rapport.

« Mais en allant chercher des provisions au poste

militaire, pard, je me suis rencontré avec Buffalo Bill, qui ramenait un déserteur à Fort Faraway.

« Une bande de desperados des mines de Last Chance voulait délivrer ce déserteur et s'était embusquée pour attaquer le scout.

« Je me portai à son secours, dispersai ses assaillants et repris mon chemin. Mais je crains que Buffalo Bill ne m'ait à moitié reconnu, malgré les changements que j'ai apportés dans mon apparence, malgré ma barbe et mes cheveux longs.

« Il ne faut pas courir le même risque deux fois: je ne quitterai plus ces lieux avant le jour où, riche à millions, je pourrai abandonner définitivement le pays, pour aller m'établir ailleurs.

« J'ai écrit pour avoir des renseignements sur les parents d'Andrew Selton, et je sais que lui aussi était un contumace, un repris de justice en rupture de ban, et que sa famille n'était pas intéressante. Je n'ai donc pas lieu de partager ma fortune avec elle comme c'était mon intention.

« Ainsi, camarade, nous n'avons plus qu'à songer à notre travail et à notre avenir. Nous sommes les Ermites du Grand Cañon, les seuls pionniers de cette terre mystérieuse où personne ne semble oser s'aventurer, sauf nous deux.

— Je vous remercie de vos confidences, pard, et je vous garderai fidèlement le secret. J'ai l'impression que vous êtes une victime et non un coupable, et que les premiers torts n'étaient pas de votre côté. En toute chose, je serai heureux de me laisser guider par vous, conclut chaleureusement Lucas Langley.

Il était tard. Harassés, les deux hommes se souhaitèrent une bonne nuit et s'étendirent sur leurs couvertures.

La Tombe du Campement abandonné.

Deux hommes s'étaient rencontrés dans un des coins les plus sauvages de la région du Grand Cañon, comme on appelait le district baigné par le Rio Colorado, et ces deux hommes avaient choisi pour lieu de rendez-vous un mystérieux campement abandonné.

L'un d'eux était Buffalo Bill, le célèbre éclaireur militaire du Far-West, dont la renommée universelle nous dispense de refaire ici le portrait.

Il était venu seul de Fort Faraway, franchissant une distance de plus de cent milles à travers des

régions inhabitées pour retrouver un ami de fraîche date, dont le nom de docteur Dick cachait une personnalité passablement énigmatique.

Ce docteur offrait un aspect presque remarquable que le noble et intrépide Bill Cody. Haut de taille, souple d'allure, gracieux de formes, il était vêtu de façon à attirer l'attention, avec ses bottes de cavalerie, ses éperons d'or, son pantalon et sa veste de velours, sa chemise de soie et son large sombrero noir, ceint d'une chaînette d'or.

Evidemment, cet homme avait un faible pour le luxe, car ses armes et son équipement étaient d'une richesse extraordinaire.

A cause de cela, et parce qu'il était un joueur aussi enthousiaste qu'heureux, on le croyait en possession d'une grande fortune, et les habitants de Last Chance l'appelaient le « Roi de l'Or ».

Le docteur Dick avait fait ses débuts à Last Chance en y amenant une diligence dont le conducteur et les deux passagers avaient été assassinés par des outlaws.

Il avait repoussé ceux-ci à lui tout seul, et cet exploit avait fait de lui un héros aux yeux des mineurs.

Du reste on ne tarda pas à reconnaître qu'il savait se faire respecter, et il eut mainte fois l'occasion de montrer son adresse de tireur contre des individus qui l'insultaient ou voulaient l'attaquer.

Désireux, expliqua-t-il, d'exercer son art de médecin-chirurgien à Last Chance et de consacrer ses loisirs au jeu, le docteur Dick s'était logé dans une cabane spacieuse à proximité de l'hôtel, et il était vite devenu populaire, tout en gagnant beaucoup d'argent.

Quand Buffalo Bill se rendit à Last Chance en mission spéciale et secrète pour ouvrir une enquête sur l'attaque contre la diligence, et qu'il reconnut un déserteur qu'on lui avait donné l'ordre de ramener mort ou vif, le praticien, le voyant aux prises avec une bande de gredins, se porta à son aide et le tira d'un mauvais pas.

Les deux hommes s'étaient aussitôt liés d'amitié, et, pris d'un besoin subit de s'épancher, le docteur Dick avait raconté au scout quelques épisodes de sa vie aventureuse.

Comme Buffalo Bill avait pu le voir, le docteur était le seul à douter que son ennemi d'enfance, le sergent Wallace Weston, fût réellement mort dans le désert, ainsi que tout le monde, le scout compris, se le figurait.

C'était pour élucider cette question qu'il avait été décidé entre eux qu'ils se rendraient à ce camp abandonné, et qu'ils tâcheraient de découvrir la vérité.

Les assertions du docteur Dick avaient, en effet, produit une forte impression sur l'esprit du scout.

Il voulait percer le mystère et, si le praticien ne se trompait pas dans ses conjectures, amener celui-ci à une réconciliation avec Wallace Weston.

Mais comme le sergent était sous le coup d'une sentence de mort, et qu'on l'exécuterait si les soldats le ramenaient au fort, Buffalo Bill, à qui il avait rendu service et qui ne pouvait l'oublier, avait eu soin de ne révéler le but de son expédition à personne, et il était venu seul au rendez-vous du docteur Dick.

Ils avaient été punctuels l'un et l'autre, et le docteur Dick, avisant une tombe ombragée par un tremble, s'était tenu tête nue devant elle.

Un nom et une date étaient gravés sur le tronc de l'arbre, ainsi qu'une épitaphe expliquant que dans cette tombe gisait le cadavre de Hug Mayhew, tué en duel par un de ses ennemis, et que ce Hug Mayhew, connu dans les mines comme un desperado, s'était signalé par de sanguinaires exploits qui lui avaient valu le sobriquet de Black Bill.

Le docteur Dick avait exhumé le cadavre pour voir si c'était bien celui de son frère jumeau, car lui-même s'appelait en réalité Mayhew, et sa mère avait donné le jour à trois fils jumeaux.

Ayant pu identifier le corps en décomposition grâce à certains indices, le docteur Dick n'avait pas été maître de cacher sa vive émotion, en disant à Buffalo Bill que des trois frères il demeurait le seul vivant, et qu'il était de son devoir de venger les deux autres.

De fait, il avait appris de la bouche même du scout le meurtre de Manton Mayhew par Wallace Weston, et il était convaincu que l'adversaire heureux de Hugh Mayhew était ce même Weston, qu'on prétendait pourtant mort et enseveli dans le désert de l'Arizona.

— L'homme qui s'est porté à votre secours, cet homme qui se fait appeler l'Ermite du Grand Cañon, est Wallace Weston lui-même; ou, tout au moins, il connaît celui-ci, et c'est sa piste qu'il faut prendre et suivre jusqu'au bout avant que je me déclare satisfait, avait dit le docteur Dick à Buffalo Bill.

La piste fut prise, et le scout et le docteur arrivèrent ainsi sur les hauteurs dominant la vallée du

Colorado, où ils furent témoins à leur tour du plus sublime spectacle que la nature puisse offrir à la vue de l'homme.

Un éclaireur moins expert que Buffalo Bill eût perdu la piste à cet instant et pensé que son gibier avait rebroussé chemin.

Mais le grand scout ne se laissait jamais décourager par un obstacle dont sa persévérance, son courage et son énergie pouvaient triompher, et, quoique le sol rocailleux ne portât plus d'empreintes pour le guider, et qu'il n'y eût pas trace de chemin praticable à l'endroit où il se trouvait, il ne prit pas le change.

Certain qu'une sente existait quelque part, il prit à l'acharner.

Après de longues investigations, Buffalo Bill découvrit, en effet, le périlleux sentier que l'Ermite du Grand Cañon avait pris naguère pour descendre dans la vallée.

Il en fit part au docteur Dick, et les deux hommes résolurent de tenter l'entreprise téméraire de gagner le cañon par ce chemin.

La tâche n'était pas aisée, comme nous l'avons dit, et plus d'un brave eût hésité à en courir les risques. Eux les affrontèrent sans peur, et leur courage fut récompensé, car ils atteignirent la vallée sains et saufs.

Avant de pousser leurs recherches plus loin, ils résolurent de prendre un peu de repos.

L'ermite avait confié à Buffalo Bill qu'il avait un compagnon dans sa solitude.

Ces deux hommes étaient-ils en possession d'un secret dont ils ne pouvaient admettre le partage, et qui les obligerait à repousser par la force les envahisseurs de leur domaine ?

C'était possible, et, dans ce cas, il y avait des chances pour qu'une lutte mortelle s'engageât au moment où ils verraient des étrangers venir les relancer dans leur asile.

L'éventualité, cependant, n'était pas faite pour arrêter Buffalo Bill, qui avait vu le docteur Dick à l'œuvre, et qui le savait fidèle comme l'acier et brave comme un lion.

Les recherches furent donc reprises, et le scout s'attendait à découvrir bientôt le refuge de ceux qu'il traquait, quand un spectacle effrayant les arrêta net, lui et le médecin.

Ce qu'ils voyaient, c'était la falaise écroulée, une pile énorme de roches d'où émergeaient quelques débris d'une cabane solidement construite.

Ils avaient découvert la retraite des ermites, mais ils s'imaginèrent que ceux-ci étaient pris sous le colossal éboulement d'où une armée de travailleurs ne fût pas arrivée à les dégager, à moins de plusieurs semaines de labeur acharné.

— Voilà qui met un terme à notre mission, dit Buffalo Bill, rompant le silence effrayant qui avait succédé à leur découverte.

— Oui, et si c'est mon ennemi Wallace Weston qui est mort là-dessous, paix à ses cendres ! répondit le docteur Dick.

Les deux amis ne s'attardèrent pas longtemps dans le cañon sur lequel semblait peser une sorte de fatalité.

Le médecin, toutefois, erra çà et là, ramassant des éclats de roche et les examinant de près.

— C'est une mine d'or qui les avait attirés ici, mais la chute de cette falaise les a privés à jamais du fruit de leurs travaux, murmura-t-il.

Pendant ce temps, Buffalo Bill battait le terrain à la recherche des pistes qu'avaient pu laisser les ermites.

Toutefois, il ne se livra à aucun commentaire, et, s'il devina que les habitants de la vallée n'avaient pas été victimes du cataclysme, il ne prit point son ami pour confident de sa découverte.

Toujours est-il qu'au moment où les deux chercheurs de pistes se retiraient par le dangereux sentier de la montagne, deux paires d'yeux les suivaient à leur insu, tandis que Wallace Weston murmurait :

— Ils me croient mort. Ainsi soit-il ! et tout va bien !

Sans Pitié sous le Masque.

Dave Dockery, le conducteur qui desservait la ville de Last Chance, était un postillon aussi brave qu'habile, comme en pouvaient témoigner les nombreuses blessures qu'il avait reçues en faisant son service, et dont les cicatrices lui couvraient le corps.

Aussi le tenait-on en grande estime et avait-on coutume de dire qu'il savait se tirer d'affaire où d'autres que lui eussent sûrement perdu la vie.

A son dernier voyage, la diligence transportait un fort chargement de poudre d'or provenant de Last Chance, et Dave avait reçu de vives félicitations pour la vaillance dont il avait fait preuve en accomplissant le trajet sans compagnon de route.

On en profita pour lui demander de se charger d'une somme importante en billets de banque, représentant le prix d'acquisition de plusieurs placers de Last Chance que leurs propriétaires avaient vendus à des étrangers, lesquels voulaient en effectuer le paiement avant d'aller en prendre possession.

Dave accepta, à regret cette fois, et s'efforça de dissimuler à l'intérieur de sa voiture la cassette, qui ne contenait pas moins de trente mille dollars.

De plus, il dut se charger d'une douzaine de fusils à répétition du dernier modèle et d'un nombre double de revolvers, armes destinées aux Vigilants de Last Chance.

Ces Vigilants, pas un mineur ne pouvait se vanter de les connaître, mais on les soupçonnait d'avoir pour chef tantôt Larry, qui cumulait les fonctions d'hôtelier, de juge, de négociant et de tenancier de la plus importante maison de jeu de l'endroit, tantôt le docteur Dick, le Roi de l'Or.

Quoi qu'il en fût, ce corps de police secrète rendait de très grands services aux honnêtes gens de Last Chance, et il était d'autant plus redouté des mauvais sujets que ceux-ci en ignoraient absolument la composition.

Dave Dockery avait donc des pressentiments. Il espérait, cependant, embarquer une bonne cargaison de voyageurs pour Last Chance. Le nombre fait la force, et ces voyageurs lui serviraient, pensait-il, de compagnie et d'escorte.

Par malheur, deux hommes seulement se présentèrent au départ de la diligence. L'un d'eux était un mineur qui allait travailler à Last Chance, l'autre un jeune homme qui prétendait ne voyager que par amour des aventures, et qui aimait beaucoup, affirmait-il, l'existence mouvementée qu'il avait menée jusque-là.

Ce dernier offrit à Dave un paquet de bons cigares et lui fit goûter d'une excellente eau-de-vie dont il avait rempli un flacon d'argent. Invité à prendre place sur le siège, à côté du conducteur, il accepta volontiers.

La diligence se mit aussitôt en route, s'éloignant de son point de départ aux acclamations de la foule rassemblée comme à l'ordinaire, car rien n'excite la curiosité des colons de la frontière comme l'arrivée et le départ des coches.

Le jeune homme épris d'aventures se tenait donc à côté de Dave, tandis que le mineur était à l'intérieur de la voiture, où il trouvait plus commode et

plus sûr de voyager, étant donné l'état d'ébriété où il s'était mis.

L'attelage partit à fond de train, excité par les cris des spectateurs et les claquements du fouet de Dave, heureux et fier d'être l'objet de la curiosité et des manifestations enthousiastes de la foule.

Son jeune compagnon de route semblait s'intéresser prodigieusement à cette petite scène.

Il était vêtu à la mode de la frontière, mais non sans une certaine coquetterie, et il ne portait dans sa ceinture qu'un revolver, arme de défense plutôt que de bravade ou de parade.

Ses beaux traits respiraient l'audace et la franchise, et tout chez lui dénotait un homme de la classe supérieure.

Dave Dockery, qui était un bon observateur, ne s'y méprit pas et fut charmé de l'avoir pour compagnon.

Les trois quarts du trajet furent enlevés sans incident, et, après avoir dépassé les trois relais de poste, où l'on avait changé les chevaux et pris ses repas, on songea qu'on arriverait bientôt à Last Chance, qui n'était plus éloigné que d'une douzaine de milles.

Soudain, comme la voiture s'approchait du point le plus resserré et le plus obscur d'une gorge, une sèche détonation retentit, et Dave Dockery se renversa sur son siège, où il demeura inerte, tandis qu'un cavalier vêtu de noir et porteur d'un masque rouge surgissait de l'ombre épaisse.

Levant son revolver sur l'étranger, il lui dit rudement :

— A votre tour, Monsieur. J'ai soif d'or et de sang.

Dave Dockery avait mis le jeune homme au courant des mœurs sauvages de la frontière. Il lui avait dit que c'était folie que de vouloir résister à une attaque de ce genre, à moins que conducteur et voyageurs ne fussent en force suffisante pour la repousser.

En voyant le pauvre Dave tomber sous la balle du bandit qui venait de quitter l'ombre de la falaise et qui le menaçait de son revolver, l'étranger ne sut donc trop que faire, partagé entre le désir de venger le conducteur et la crainte de méconnaître à ses dépens les sages conseils qu'on lui avait donnés.

Outre ses papiers, il possédait quelques centaines de dollars, une montre garnie de sa chaîne et divers objets de valeur.

Il ne pouvait croire que le cavalier masqué fût seul, et cependant, à l'encontre de toute tradition, cet outlaw venait de tirer sur Dave Dockery sans lui avoir donné d'abord l'ordre de s'arrêter.

Qu'il eût fait feu pour tuer, c'était bien certain; l'immobilité de Dave, frappé d'une balle en pleine poitrine, ne le prouvait que trop.

L'étranger, très pâle, mais toujours maître de lui, attendit que l'outlaw se prononçât sur son sort.

L'attelage avait stoppé net, comme si Dave, en se renversant, avait retenu les guides. D'ailleurs, le cavalier était toujours seul, et s'il y avait d'autres bandits à sa suite, ceux-ci, pour une raison ou pour une autre, ne se montraient pas.

Tout en se demandant pourquoi le misérable avait traité si cruellement Dockery, le jeune voyageur se disait que ce brigand et ses compagnons, s'il en avait, en voulaient plutôt à sa bourse qu'à sa vie, et il était résigné à perdre son argent.

— Votre intention est-elle de me tuer aussi? dit-il, dans sa hâte d'en avoir le cœur net.

— Ça dépend. Je vais voir ce qui m'est avantageux, ou de vous expédier dans l'autre monde, ou de vous laisser vivre, répondit cyniquement le cavalier masqué.

A peine achevait-il de parler qu'un coup de feu partit de la fenêtre de la diligence.

Le mineur, revenu au sentiment de la réalité, entraînait en scène.

Le projectile manqua de peu la tête du cavalier, qui riposta aussitôt sur le jeune homme.

Avec un râle, celui-ci dégringola du siège sur la route, laissant échapper son revolver à demi tiré de l'étui, tandis que l'assassin sautait à terre et s'abritait au milieu des chevaux de l'attelage.

— J'ai tué vos deux camarades, cria-t-il. Rendez-vous, si vous ne voulez pas subir le même sort.

— Je me rends, pard! répondit piteusement le mineur, dont l'ivresse était tout à fait dissipée, et qui ne se sentait pas fier.

— Alors, sortez!

Le mineur ouvrit la portière de la diligence, mit le pied sur le marchepied et pencha prudemment la tête vers son ennemi.

Immédiatement, une autre détonation ébranla l'air, et, sans un cri, le pauvre garçon s'abattit entre les roues, sur le ventre.

Et, d'une voix qui ne manifestait aucune émotion, l'outlaw cria:

— Il n'y en a plus?...

Comme il ne recevait pas de réponse, il s'avantça, revolvers aux poings, vers la diligence contre laquelle il ouvrit le feu.

Il tiraît des deux mains, et ne cessa de cribler la voiture de balles qu'après avoir vidé les barillet de ses revolvers.

Il opérait décidément seul; mais il prenait ses précautions. Aussi eut-il soin de s'armer du fusil suspendu à sa selle avant d'accoster réellement le coche.

Le doigt sur la gâchette, prêt à tirer au moindre signe de danger, il s'approcha de la portière et trouva la voiture vide. Le mineur mort, il ne restait rien à tuer.

Vite, il fouilla le véhicule, pour faire main basse sur les valeurs susceptibles d'être facilement emportées.

Dans la valise du mineur, il trouva une liasse de billets de banque et quelques objets précieux.

Ensuite, il s'occupa du jeune homme et le détesta de ses bijoux et de ses dollars; puis il dépouilla Dave Dockery sans vergogne.

Mais il ne semblait pas encore satisfait; on eût dit qu'il flairait l'existence d'un butin beaucoup plus riche.

De fait, il découvrit la cassette, dont il brisa la serrure d'un coup de pistolet.

— Ah, le jeu en valait la chandelle! murmura-t-il en vidant le contenu de la boîte dans un sac qu'il attachait à sa selle.

Tout cela ne lui avait pris que quelques minutes. Visiblement enchanté du résultat de son expédition, il fusilla une des bêtes de brancard pour empêcher l'attelage d'emmener le coche, puis il remonta sur son cheval, lequel disparaissait tout entier sous une sorte de housse noire, et il descendit la pente du défilé au galop.

A ce moment, un râle sourd de souffrance s'échappa des lèvres de Dave Dockery.

Ses yeux s'ouvrirent, et, au prix d'un suprême effort, qui dut lui faire subir des tortures épouvantables, il parvint à se laisser glisser de son siège jusqu'à terre, en serrant les mâchoires pour étouffer ses cris de douleur.

Il s'agenouilla à côté du jeune homme, naguère plein de vie et de santé, et le trouva inerte.

Alors il se traîna sur les genoux et les mains près du mineur.

— Mort! fit-il d'une voix rauque et sifflante.

Après plusieurs tentatives, il parvint à se redresser en se cramponnant à une roue, tira une feuille

de papier et un crayon de sa poche et griffonna péniblement quelques lignes.

Continuant de s'appuyer contre la voiture, il s'approcha pas à pas du cheval de brancard attaché à la bête morte, le détela, épingla le billet à la bride et murmura :

— Allons, vieux cheval ! je suis trop faible pour me hisser sur ton dos et partir avec toi ! Va chercher de l'aide à Last Chance, et si tu fais diligence, peut-être réussiras-tu à me sauver la vie.

L'intelligent animal sembla comprendre la signification de cet ordre et s'élança dans la direction de la ville.

Il venait de disparaître, quand Dockery, incapable de résister plus longtemps à ses horribles souffrances, chancela et s'abattit en travers du chemin, où il se tordit dans les affres de l'agonie.

Pendant que le malheureux conducteur succombait à sa blessure, le fidèle cheval accélérât son galop. Les anneaux de ses traits râclaient la route derrière lui, accompagnant d'un bruit de ferraille le rythme du battement précipité de ses sabots.

Il ne s'arrêta que deux ou trois fois, pour lamper une gorgée d'eau claire à un ruisseau ou brouter une touffe d'herbe sur le bord d'un talus, et, deux heures après s'être séparé de son maître, il arriva au camp des mineurs.

Ceux qui le virent les premiers comprirent qu'il était arrivé malheur à la diligence et se précipitèrent pour le prendre ; mais il les évita facilement et s'arrêta de lui-même devant la porte de l'hôtel.

L'hôtelier, Lawrence Larrimore, surnommé Larry, se trouvait là.

Il prit l'animal par la bride.

La feuille de papier qui y était attachée attira tout de suite son attention. Il s'en empara, déchiffra rapidement les quelques lignes tracées par la main défaillante du conducteur blessé, et en donna connaissance aux mineurs à voix haute :

« La diligence a été attaquée à la tombe de Bud Benton, et je suis mortellement blessé.

« Un voyageur du siège tué, un mineur de l'intérieur aussi.

« Un forte somme volée.

« Le bandit était seul, il portait un domino noir et un masque rouge, son cheval était également voilé, mais je crois bien le connaître.

B. B. 73. F.

« J'ai juste la force d'écrire ceci pour demander de l'aide par l'intermédiaire d'une de mes bêtes.

« Venez vite, si vous voulez me retrouver vivant. » Dave.

Un rugissement de rage fut poussé par les auditeurs de l'hôtelier, qui reprit :

— Répandez l'alarme ! qu'on se rassemble, et qu'on coure ! Il faut tâcher de sauver le pauvre Dave et de rattraper ce bandit masqué, qui s'est enfui avec une somme considérable.

« Oh ! si seulement le docteur Dick était à Last Chance, il réussirait peut-être à sauver Dockery !

« Voyons, la diligence a dû arriver dans les parages de la tombe de Bud Benton vers deux heures. Il est maintenant plus de quatre heures. Dépêchez-vous de monter à cheval, les hommes, et suivez-moi !

Dave Dockery jouissait de l'estime générale, et l'hôtelier Larry était des plus populaires à Last Chance. Les mineurs ne se firent donc pas répéter l'ordre d'accompagner celui-ci pour aller au secours de celui-là.

Au moment où la troupe des chercheurs d'or allait se mettre en route sous le commandement de l'hôtelier Larry, un cri monta du bas de la vallée, et une vingtaine de poitrines le répétèrent :

— Voici le docteur Dick !

Avec une exclamation de joie, Larry piqua des deux et vola à la rencontre du médecin, dont il serra la main avec effusion.

— Qu'y a-t-il donc, Larry ? demanda le docteur.

— Lisez cette lettre de Dave Dockery, qui est peut-être mort en ce moment. Nous courons à son aide.

— Je vais avec vous.

— Votre cheval est fourbu, Docteur, et vous paraissiez vous-même harassé par un long voyage.

— Ne vous inquiétez pas de cela. Le temps de prendre un cheval frais, et je, vous suis.

Et le docteur Dick piqua des deux vers son logement.

Les yeux des mineurs le suivirent comme si tout dépendait de lui.

A Last Chance, on en était arrivé à éprouver un sentiment de quasi-vénération pour ce bel homme taciturne et mystérieux, qui semblait si bien fait pour mener une tout autre existence que celle d'un praticien de camp-frontière.

Son passé était comme un livre fermé ; on ignorait absolument tout de lui. Mais il donnait des preuves

indéniables d'habileté dans la pratique de son art; sa générosité était illimitée, et il s'était montré homme de nerf et de poigne chaque fois qu'un adversaire avait voulu le provoquer.

Il habitait, nous l'avons dit, une cabane spacieuse, au pied d'un grand rocher, à proximité de l'hôtel où il prenait ses repas.

L'intérieur de cette cabane était aménagé avec un luxe et un confort surprenants, et, dans l'écurie contiguë, il y avait plusieurs chevaux qui ne le cédaient en rien aux meilleures bêtes du pays.

Le médecin se hâta de mettre pied à terre, ordonna à son domestique chinois de jeter sa selle sur le dos d'une monture fraîche et de s'occuper de la bête de bât qu'il avait avec lui; puis il entra un instant dans sa cabane, remonta à cheval, et la troupe de l'hôtelier n'avait pas fait deux milles, lorsqu'il s'élança derrière elle.

Il ne ménéagea pas sa monture et ne tarda pas à rattraper la bande des mineurs, forte d'une cinquantaine de cavaliers, qui le saluèrent d'un vivat.

Il leur rendit leur politesse en soulevant son sombrero.

Prenant la tête du peloton côté à côté avec l'hôtelier Larry, il obligea la troupe à marcher à une allure plus vive que celle qu'elle avait eue jusque-là.

— Vous dites que Dave Dockery a réussi à régler un mot, Patron?

— Oui, celui que je vous ai fait voir.

— Je l'ai mis dans ma poche sans prendre le temps de le lire, dit le médecin, qui parcourut le billet.

« Je crains bien qu'il n'y ait rien à faire pour lui, Larry; car, s'il n'avait pas été mortellement blessé, il serait venu lui-même avec son cheval. »

« Je vais accélérer encore le pas, car les instants sont précieux lorsqu'il s'agit de porter secours à un blessé, et vous voyez que je monte Racer, mon cheval le plus vite. »

— Allez donc de l'avant, Docteur! Les hommes et moi nous vous suivrons aussi rapidement que possible, s'écria l'hôtelier.

Sur un mot de son maître, Racer partit comme un trait, volant littéralement sur le chemin raboteux, qui serpentait par monts et par vaux.

À la fin, le médecin distingua la diligence et redoubla de vitesse, laissant le gros de la troupe à plus de deux milles derrière lui.

Les quatre chevaux de tête se tenaient au même

endroit, n'ayant pu entraîner la voiture, dont les roues étaient calées par le cadavre de la bête de brancard.

Près du coché, à moins de vingt pas du lieu où Bud Benton avait été tué naguère, gisait la forme inanimée de Dave Dockery.

Le docteur Dick se jeta en bas de sa selle et se pencha sur le corps.

— Il vit encore! fit-il.

« Dave! Dave! parlez-moi! »

Les yeux du moribond s'ouvrirent, et un spasme convulsif secouant ses membres, le médecin le prit dans ses bras pour éviter qu'il ne se fît mal en se débattant par terre.

Le moribond semblait désespéré de ne pouvoir parler; il fit un grand effort infructueux; après quoi, il cessa de s'agiter et se renversa inerte contre la poitrine du docteur.

— Prenez ceci, Dave, dit celui-ci en lui humectant les lèvres de quelques gouttes d'un cordial dont il avait eu soin de se munir. Ça vous ranimera un peu.

À ce moment, un râle, à quelques pas plus loin, l'obligea à détourner la tête.

Il aperçut le corps étendu du jeune voyageur, et, le voyant tressaillir, il laissa Dave Dockery pour se porter au secours de ce nouveau patient.

Il se pencha sur lui et lui tâta le pouls.

— La balle l'a frappé au front, a glissé sur le crâne et est ressortie par derrière, à ce que je vois.

« Reste à savoir s'il y a fracture de la boîte crânienne. »

« Ah, voilà les autres! fit-il, comme la troupe de l'hôtelier Larry accourait, bride abattue. »

— Eh bien, Docteur? interrogea l'hôtelier.

— Je crains qu'il n'y ait plus d'espoir en ce qui concerne Dave, répondit le médecin; mais ce gentleman est peut-être moins grièvement blessé; je vous dirai cela tout à l'heure. Quant à l'homme habillé comme un mineur, il est tout à fait mort, comme vous pouvez vous en rendre compte d'un simple coup d'œil.

« Allons, il faut mettre tout de suite les blessés dans la voiture, et je la conduirai à Last Chance. »

— Et les bandits?

— Envoyez un détachement après eux, répondit gravement le médecin.

Chacun savait que le docteur Dick était un habile postillon, et qu'il mènerait la diligence à Last Chance beaucoup plus vite que n'importe qui.

On se hâta donc de se conformer à ses ordres.

Les harnais du cheval employé par Dave comme messager muet avaient été rapportés sur les lieux. Deux des montures des mineurs furent attelées aux brancards, tandis que le conducteur et le voyageur blessés étaient déposés avec des précautions infinies sur les banquettes à l'intérieur, où les deux hommes qui avaient donné leurs chevaux prirent place également.

Puis le cadavre de la troisième victime du bandit fut hissé sur l'impériale, et le docteur Dick, rassemblant les rênes, lança la voiture à fond de train sur le chemin de Last Chance, pendant que la troupe de l'hôtelier Larry cherchait à relever la piste du coupable.

En route, la diligence rencontra d'autres mineurs venus pour prêter main-forte à leurs camarades. Comme Larry n'avait pas besoin d'eux, le docteur Dick leur conseilla de rebrousser chemin avec lui, ce qu'ils firent.

La nuit tombait quand la diligence passa à grand bruit devant la porte de l'hôtel, où, à la surprise générale, le docteur Dick ne permit pas à son attelage de s'arrêter.

Il avait résolu, en effet, de transporter les blessés chez lui.

Arrivé à sa porte, il retint les chevaux fumants et dit à ceux qui l'accompagnaient :

— Si nous voulons ramener ces deux hommes à la vie, nous ne saurions leur prodiguer trop de soins. Je préfère donc les garder près de moi.

« Apportez-moi deux lits de l'hôtel, et nous les installerons de notre mieux.

Les deux lits ne tardèrent pas à être dressés, on y déposa doucement les deux blessés, et un mineur se chargea de reconduire la diligence aux écuries de la poste, tandis que le docteur Dick s'occupait de ses patients.

On n'ignorait pas que le médecin avait beaucoup de sympathie pour le conducteur Dave et tout le monde disait :

— S'il est possible de sauver Dave, il le sauvera, car il est très adroit.

Resté seul avec ses patients et son domestique chinois, le docteur Dick ôta sa veste et alla d'abord au chevet de Dave Dockery.

Le conducteur paraissait endormi.

Plaçant tour à tour sa main et son oreille sur la poitrine du blessé, le docteur Dick dit avec calme :

— C'est le sommeil de la mort.

Un instant, un seul, il demeura songeur ; puis

il allongea les membres du défunt, lui ferma les yeux, lui croisa les bras sur la poitrine et jeta sur lui une couverture, en disant au Céleste dans la langue chinoise, qu'il parlait couramment :

— Loo Poo, mon ami est mort

Le Chinois répondit dans un anglais fantaisiste :

— Très bien, Docteur ! il a fini de souffrir, et il est heureux comme un ange de Dieu.

Loo Poo avait été converti à la religion chrétienne, durant son séjour aux mines en qualité de laveur de minerais aurifères, et il avait coutume de dire alors :

— Plus on aime Dieu, plus il vous donne de pépites.

Cependant, le docteur Dick avait reporté son attention sur l'étranger.

Il le trouva dans le coma, respirant avec peine et plus grièvement blessé qu'il ne l'avait supposé au premier abord.

Le docteur Dick constata que le projectile, en labourant le cuir chevelu, avait produit une lésion au cerveau du blessé.

Il pansa soigneusement la blessure et, au moyen de cordiaux, parvint à ranimer le malade évanoui. Celui-ci battit des cils et regarda autour de lui d'un air égaré.

Puis il passa lentement la main sur son front, sembla faire un effort pour rassembler ses idées confuses, murmura quelques mots intelligibles et soudain éclata de rire.

— Grand Dieu, il est fou ! dit le docteur Dick, ému à la vue de ce jeune homme qui vivrait, mais sans recouvrer l'usage de ses facultés mentales.

Il recommanda à Loo Poo de bien veiller sur le malheureux dément, et il s'achemina vers le saloon pour rendre compte aux mineurs du résultat de son intervention médicale.

Funérailles.

Quand le docteur Dick se présenta au saloon où une bonne moitié des citoyens de Last Chance avaient coutume de se rassembler chaque soir, il le trouva encore plus plein que d'habitude.

Beaucoup de mineurs y étaient venus, qui ordinairement préféraient se retirer tranquillement chez eux après leur dur labeur de la journée.

La nouvelle de la tragédie toute récente avait

surexcité leur curiosité, et ils discutaient les détails de l'affaire, tenant pour ou contre la possibilité de ramener les blessés à la vie et de capturer les hardis outlaws.

Le fait que, dans sa lettre à Larry, Dave Dockery avait dit qu'il croyait connaître son assaillant, portait l'agitation des mineurs à son paroxysme, car, s'il y avait accusation, celle-ci viserait sans aucun doute un des habitants de la ville.

A l'entrée du docteur Dick, un grand silence se fit dans la salle, et les quelques joueurs qui, ce soir-là, tentaient la chance, se hâtèrent de mettre bas les cartes pour écouter le rapport du médecin.

— Pards, dit le docteur de son air courtois, je reviens de chez moi, où j'ai laissé un cadavre et un dément.

Une émotion pénible s'empara de tous les assistants, et une voix s'enquit :

— Lequel des deux est mort, Docteur ?

— Dave Dockery.

La foule fit entendre un sourd murmure de chagrin et de regret, et le médecin ajouta :

— Il a rendu le dernier soupir peu après son entrée chez moi.

— Et l'autre, Docteur ?

— Outre une forte déchirure du cuir chevelu, la balle a causé des lésions au crâne et au cerveau, et je crains fort que ce jeune homme ne recouvre jamais la raison.

— Pauvre garçon ! mieux vaudrait pour lui qu'il fût mort comme l'infortuné Dave, dit un mineur.

— Pards, préparez-vous à faire de dignes funérailles à Dave, qui sera enterré demain. Par respect pour sa mémoire, fermons le saloon ce soir. Je sais que l'hôtelier Larry agirait ainsi s'il était là.

Les mineurs répondirent par un murmure d'approbation, et le docteur Dick continua :

— Je demande deux volontaires pour me servir de courriers. L'un d'eux se chargera de porter un mot à l'hôtelier Larry. Il se rendra d'abord sur la scène du drame, et là il attendra le lever du jour pour prendre la piste de la troupe qui poursuit les bandits.

— J'irai, Docteur, dit une voix claire.

Et un jeune homme s'avança vers le praticien.

— Merci, Wall. Vous m'accompagnerez jusqu'à mon logement, et je vous remettrai ce message.

« Maintenant, il me faut quelqu'un pour Fort Faraway. Rappelez-vous que c'est un voyage long et périlleux :

— Le danger ne me fait pas peur, ni la route non plus, Docteur, dit un mineur athlétique qui fit deux pas en avant, aux acclamations de ses camarades. Je suis votre homme.

Le médecin le regarda et dit tranquillement :

— Merci, Brassy, mais je n'accepte pas vos services.

— Et pourquoi ?

— D'abord, parce que c'est à Buffalo Bill que je désire faire parvenir un mot, et que vous avez exprimé ouvertement votre haine contre lui depuis qu'il vous a empêché d'agir à votre guise en certaines circonstances.

— Mes sentiments n'ont rien à voir avec l'accomplissement d'un devoir.

— Je vous répète pourtant, merci, Brassy !

— Dites-moi vos raisons, au moins.

— Je vous en ai donné une.

— J'en veux une autre.

— C'est une requête ?

— C'en est une.

— Vous allez être satisfait.

— Alors ne tournez pas autour du pot, ayez le cœur de vous expliquer comme un homme.

Tout le monde contempla Brassy avec surprise.

Il avait bu, et il était suffisamment échauffé pour se montrer violent et causer un esclandre.

Le médecin sourit.

— Je réponds toujours aux questions qu'on me pose, Brassy. Je vous déclare donc franchement que, de toute façon, je ne voudrais vous confier aucun de mes deux messages.

Il n'y avait pas à se méprendre sur le sens de ces mots prononcés distinctement par le docteur Dick, et Brassy ne s'y méprit pas non plus, car il rugit :

— Je vous ferai ravalier vos insultes, Docteur Dick !

En même temps et d'un geste prompt comme la foudre, il tira son revolver et fit feu.

Au hurlement du mineur, la foule s'était vivement écartée des deux hommes, mais pas assez vite pour se mettre à l'abri, car un curieux reçut dans l'épaule le projectile destiné au docteur.

Une seconde à peine après le coup de feu de Brassy, l'arme du médecin craqua à son tour.

Il ne s'était pas attendu à une attaque aussi brusque, et il n'était pas sur ses gardes ; mais il eut si vite fait de s'y mettre, qu'avant que son adversaire pût le saluer d'un second coup de pistolet, il lui logea une balle entre les yeux.

Le revolver de Brassy partit en même temps qu'il s'abattait lui-même; mais le projectile s'égara au-dessus des têtes de la foule.

— Allons! poursuivit froidement le docteur Dick; qui veut aller à Fort Faraway?

Un jeune homme s'offrit à remplir cette mission, disant:

— J'y ai été soldat, Monsieur; je connais la route, et j'irai si vous le voulez bien.

— Vous êtes l'homme qu'il me faut, Harding. Venez avec Wall et moi.

« Bonsoir, Gentlemen, je ferai les frais des obèques de Brassy. Ne regardez pas à la dépense.

Otant son chapeau, le docteur Dick quitta le saloon, où les mineurs demeurèrent encore plus enthousiasmés de son intrépidité qu'émus de cette scène tragique.

Le corps de Brassy fut transporté dans sa cabane par les amis qu'il avait dans la salle, et qui ne purent s'empêcher de convenir que son sort était mérité. Puisqu'il haïssait Buffalo Bill, le docteur avait eu raison de ne pas l'accepter comme courrier, et il était trop ivre pour qu'on pût raisonnablement lui confier une mission.

On ferma le saloon, exemple que les autres tripos et cabarets s'empressèrent de suivre, si bien qu'une paix singulière régna dans Last Chance.

Pendant ce temps, Wall et Harding avaient accompagné le docteur chez lui, où ils trouvèrent Loo Poo en train de se faire une tasse de thé, seul avec le mort et le blessé, — ce dont il semblait n'avoir cure.

Le docteur Dick ôta la couverture jetée sur le cadavre du pauvre Dave Dockery, et les deux courriers, voyant le blême visage de l'honnête conducteur, soupirèrent tristement.

— Pauvre Dave! dit le médecin.

« Il est à son dernier relais, cette fois.

Puis il s'assit pour rédiger ses deux lettres. La première était ainsi conçue:

« Cher Larry,

« Dave est mort en arrivant chez moi.

« Si vous n'avez pas trouvé trace des outlaws au coucher du soleil, ni aucun indice vous permettant de les poursuivre, vous forcez bien de rentrer à Last Chance.

« J'envoie Harding à Fort Faraway avec une note pour Buffalo Bill, comme j'avais promis de le faire au cas où une nouvelle attaque aurait lieu sur la route de l'Overland.

« J'ai été obligé de tuer Brassy ce soir, Wall vous expliquera pourquoi.

« Si c'est possible, revenez pour les funérailles du pauvre Dave, qui seront célébrées demain soir.

« J'ai cru devoir faire fermer votre saloon en signe de deuil public.

« Le jeune voyageur blessé par le bandit est frappé d'aliénation mentale et restera, sans doute, privé de la raison s'il se rétablit.

« Votre

« Docteur Dick. »

La lettre destinée à Buffalo Bill relatait les détails de l'arrestation de la diligence, la mort d'un voyageur, la mise hors de combat d'un autre et de Dave Dockery décédé ensuite, et se terminait par ces mots:

« L'hôtelier Larry a pris la piste des outlaws et fera tout ce qui est humainement possible pour les traquer.

« Je conduirai la diligence au retour et jusqu'à ce qu'on ait trouvé un remplaçant à Dave Dockery.

« Si vous n'êtes pas libre de venir en ce moment, dites ce qu'il convient que nous fassions, et vos instructions seront suivies à la lettre.

« Votre

« Docteur Dick. »

Les courriers se mirent aussitôt en route, et, après les avoir vus partir, le médecin alla prendre à l'hôtel son repas, puis il revint près de son patient, lui donna une potion et se jeta sur son lit.

Accablé de fatigue, il s'endormit sans s'inquiéter du macabre voisinage que lui faisaient ce mort et ce blessé.

L'estafette lancée sur les traces de Larry trouva l'hôtelier et sa troupe en train de battre les montagnes et les vallées à la recherche des auteurs du forfait.

Mais leurs investigations de la veille et de la matinée étaient demeurées sans résultat, et quand Wall les rejoignit, à midi, ils étaient au bivouac.

Ni une foulée de cheval, ni une empreinte de pas d'homme n'avaient pu être découvertes, et l'on ignorait où le coupable s'était embusqué pour attendre le passage de la diligence.

L'hôtelier Larry n'était pas homme à faire une dépense inutile d'énergie et de temps; en désespoir de cause, il résolut, dès qu'il eut pris connaissance du pli du docteur Dick, de retourner à Last Chance.

Les mineurs remontèrent à cheval et rentrèrent à la ville au moment où les préparatifs du double en-

terrement de Dave Dockery et de Brassy tiraient à leur fin.

L'hôtelier remercia ses hommes et se rendit immédiatement chez le docteur Dick, qui fut bien aise de le voir.

— Pas de succès ? lui demanda-t-il.

— Pas le moindre.

— C'est regrettable.

— Nous avons fait des pieds et des mains pour trouver la trace de ces gredins, mais nos efforts ont été inutiles. Comme les hommes tenaient à assister aux obsèques de Dave, j'ai résolu de suivre votre avis.

— Vous n'avez rien à vous reprocher, Larry ; vous avez fait tout ce qu'il fallait faire, étant donné les circonstances.

— J'ai remarqué qu'on a tout préparé pour enterrer aussi convenablement votre adversaire que le regretté conducteur.

— Vous parlez de Brassy ?

— Oui.

— Pourquoi pas ? Il avait beaucoup d'amis.

— Vous ne craignez pas de grabuge ?

— Je ne pense pas. Brassy n'avait-il pas donné lui-même la formule du remède que je lui ai administré ?

— Oh ! je sais bien qu'il n'a eu que ce qu'il méritait. Après tout, il n'avait qu'à ne pas jouer avec le feu, s'il ne voulait pas se brûler les doigts.

— Je ne dis pas tout à fait cela, et je regrette de lui avoir ôté la vie qu'il aimait ; mais c'est bien un peu sa faute.

« Nous irons ensemble à l'enterrement, n'est-ce pas ? »

— Oui, de toute façon, et je dirai un mot à mes amis afin d'être prêt à toute éventualité si les pards de Brassy manifestent l'intention de provoquer des troubles. Vous serez vous-même sur vos gardes, Docteur ?

— Je le suis toujours, répondit laconiquement le praticien.

— Comment va votre malade ?

— Sa blessure est en bonne voie, et j'espère en obtenir la guérison ; mais j'ai bien peur qu'il ne reste aliéné.

— J'en suis fâché, dit l'hôtelier Larry, qui se retira afin de se préparer pour l'enterrement.

Une demi-heure plus tard, le cortège se formait, et le docteur Dick et l'hôtelier Larry y prenaient la place d'honneur derrière ce qu'on appelait l'or-

phéon et qui, en réalité, n'était qu'une douzaine de choristes improvisés sous les ordres d'un joueur de piston.

Élevé aux hautes fonctions de maître des cérémonies, le docteur donna le signal du départ, et la procession se mit en branle, en chantant :

« Qui voudrait donc vivre toujours ? »

« Ce cantique n'était pas si mal interprété après tout, car quelques-uns des chanteurs étaient très bien doués, et le cornet à piston était de première force sur son instrument.

Derrière l'hôtelier et le médecin, venait le cercueil de Dave Dockery, fait de planches mal dégrossies et porté sur les épaules de huit solides gailards.

Celui de Brassy suivait, également porté par huit hommes, et le reste des mineurs marchaient en colonne, huit par huit.

Le cortège remonta à pas lents le cañon vers le cimetière situé au pied des rochers.

De temps en temps, le chœur changeait d'air et entonnait un nouvel hymne dont l'écho des collines répétait les graves accents.

Arrivé au funèbre champ de repos, près des fosses creusées à l'avance, les deux cercueils furent déposés sur les bords des trous, et l'hôtelier Larry récita les dernières prières, sans faire montre d'aucun sentiment de partialité.

Mais, quand le cercueil de Dave Dockery eut été descendu dans la tombe avec ses armes, son chapeau et son fouet, des centaines de rudes hommes, qu'on eût cru bronzés contre toute espèce d'attendrissement, s'avancèrent pour jucher la fosse de gerbes de fleurs sauvages qu'ils avaient cueillies dans ce dessein, tandis que personne, pas même les plus intimes amis de Brassy, ne songea à parer le tombeau de celui-ci de ces pieuses et touchantes offrandes.

C'est que l'un des deux morts avait su se faire aimer, alors que l'autre n'avait su que se faire craindre.

Le docteur Dick ne s'était pas départi de sa gravité durant toute la cérémonie. Et, soit que sa contenance ferme et sévère leur eût imposé, soit qu'ils craignissent d'aller rejoindre feu Brassy, les camarades de celui-ci ne donnèrent pas suite à leurs velléités de provoquer une échauffourée au cimetière.

Néanmoins, quand le Roi de l'Or s'en alla, ils

le suivirent de regards sinistres, qui indiquaient leur intention de tirer de lui une vengeance éclatante à la première occasion.

L'Estafette.

L'homme qui s'était offert à entreprendre le long et dangereux voyage de Fort Faraway pour porter une lettre à Buffalo Bill chevaucha toute la nuit après avoir quitté Last Chance.

Il ne fit halte qu'une heure ou deux avant l'aube, mit son cheval au piquet et, s'enroulant dans sa couverture, s'abandonna à un profond sommeil.

Il dormit pendant plusieurs heures, prépara son déjeuner au réveil et remonta en selle.

Il semblait être très au courant des usages de la frontière et comprendre le parti qu'il pouvait tirer de son cheval en ne le pressant pas trop.

A la nuit tombante, il bivouaqua de nouveau, se remit en route au lever du jour et alla de l'avant jusqu'au soir.

Une seconde nuit de repos, et il fit son entrée à Fort Faraway le jour suivant, à midi.

On le conduisit directement au logement de Buffalo Bill, et il put, en chemin, reconnaître nombre de ses anciens amis parmi les soldats du fort. Quant à ceux-ci, ils eurent beaucoup plus de peine à se le rappeler à cause de sa barbe devenue longue et de son costume de mineur.

Mais Buffalo Bill, meilleur physionomiste, ne s'y trompa pas et l'accueillit chaleureusement.

Le scout gardait, en effet, un bon souvenir de ce jeune soldat, qui avait démissionné à la suite d'une blessure reçue dans un combat contre les Indiens, et qui paraissait devoir entraîner une infirmité incurable, incompatible avec les exigences du service.

— Enchanté de vous revoir, Harding, surtout dans une circonstance où j'ai l'occasion de vous féliciter de la rude chevauchée que vous venez de faire.

« Comment va cette vieille blessure, à présent ? »

— Tout à fait bien, Bill. Elle ne m'a pas rendu infirme, je suis heureux de le dire.

— Et vous êtes en passe de devenir riche, je présume ?

— Riche n'est pas le mot, bien que j'aie pu mettre quelque argent de côté depuis que je travaille aux mines. Le fait est que ma jambe blessée m'empêche de rester debout aussi longtemps qu'il

le faudrait, et, si c'était possible, je voudrais bien entrer dans votre corps d'éclaireurs.

— J'accepte vos services avec plaisir, Harding. Vous êtes l'homme dont j'ai besoin, et vous occuperez la place qui vous convient. Mais je vous demande, tout d'abord, de retourner à Last Chance et de vous remettre au travail comme si de rien n'était ; car, après la lecture du billet du docteur Dick, je vois que c'est là-bas que vous me serez le plus utile.

— Merci de votre bonté, pard Cody. Je suis trop heureux d'exécuter vos ordres. Mais puis-je vous de m'accorder une petite faveur ?

— Certes.

— C'est de ne dire à personne, l'hôtelier Larry et le docteur compris, que je passe à votre service. Je suis convaincu que ça me permettra de faire de meilleure besogne.

— Effectivement, l'idée est bonne, et il sera fait selon vos désirs, Harding. J'ai toute confiance en vous, et je vous emploierai volontiers comme informateur. Mais nous reparlerons de cela quand j'aurai mis le major Randall au courant de l'attaque de la diligence et du meurtre de Dave Dockery.

Là-dessus, Buffalo Bill prit congé de l'estafette, pour aller faire son rapport au commandant du fort, avec qui il eut un long entretien.

De retour à son logement, où Harding l'attendait, il dit à celui-ci :

— Je viens d'expliquer l'affaire au major, pard, et il m'a donné carte blanche pour venir à bout de ces outlaws.

« Il est évident que celui qui a commis l'attentat fait partie d'une bande, et que cette bande devait se tenir prête à lui prêter main-forte en cas de besoin, car pour s'attaquer seul à Dave Dockery accompagné de deux voyageurs, il eût fallu un homme extraordinairement hardi.

« Quoiqu'il en soit, vous allez retourner à Last Chance, Harding, je vous confierai des lettres que vous devrez remettre à l'hôtelier Larry, et vous reprendrez ostensiblement vos occupations, tout en vous employant secrètement à mon service. Vous serez, d'ailleurs, muni d'une passe officielle signée du major Randall, et dont vous vous servirez si c'est nécessaire, mais seulement dans ce cas.

— Je vous remercie, Chef, et comptez sur mon absolue discrétion.

« Toutefois, je voudrais vous dire encore quelque chose et vous demander ce que vous en pensez.

— De quoi s'agit-il, Harding ?

— Croyez-vous que le sergent Wallace Weston soit réellement mort? dit le jeune homme d'une voix grave.

Buffalo Bill ne put s'empêcher de tressaillir à cette question du mineur, et, le regardant fixement, il demanda :

— Pourquoi m'interrogez-vous sur ce point, Harding?

— Je vous le dirai quand vous m'aurez répondu, Mr. Cody.

— Si je crois le sergent Wallace Weston mort?

— Parfaitement, Monsieur.

— Certes oui.

— Vous avez un motif et un sérieux motif de penser ainsi?

— Sans doute.

— Voulez-vous me l'expliquer?

— Soit! car vous paraissez obéir à un mobile beaucoup plus grave que celui de satisfaire votre curiosité. Voici, Harding.

Et Buffalo Bill relata toutes les péripéties de la fuite du sergent Wallace Weston et de la découverte de son cadavre dans le désert.

Toutefois, il ajouta :

— Je vous avoue, Harding, qu'après une conversation avec le docteur Dick, certains doutes me sont venus sur la mort du sergent, et que j'ai même suivi une piste que nous supposions être la sienne.

— Avec quel résultat, Monsieur?

— La piste nous conduisit à une mine dont les possesseurs avaient si bien sapé le pied d'une falaise que celle-ci s'était écroulée sur leur cabane, les ensevelissant sous un monceau de ruines.

— De quand date cette découverte-là?

— Mais de très peu de temps.

— Pouvez-vous préciser?

Buffalo Bill tira un calepin de sa poche, le consulta et indiqua la date exacte.

— Voyons, Harding, vous avez l'air de posséder des renseignements sur cette affaire, d'être détenteur d'un secret?

— C'est vrai, Monsieur.

— Voulez-vous me le révéler?

— Oui, si vous me promettez de le garder pour vous.

— Je vous le promets.

— Personne au fort ne connaissait le sergent mieux que moi. Durant tout une année, nous avions été camarades, et j'avais eu tout le temps de l'étudier.

— Oui.

— Or, le sergent portait un signe d'identité qu'il prenait soin de cacher à tout le monde, et qu'il me fut pourtant donné d'apercevoir plusieurs fois.

— Qu'était-ce?

— Vous vous rappelez qu'il avait une manière à lui de se coiffer, qu'il portait une boucle sur le devant de la tête?

— Je me souviens de ce détail, en effet.

— Eh bien, cette boucle recouvrait un signe, une tache qu'il avait là depuis sa naissance.

— Ah!

— C'était une sorte de croix rouge barrant son front sur une longueur d'un pouce et nettement dessinée.

— Vraiment?

— Oui. Or, sachez que quelques jours avant que vous ayez découvert la falaise écroulée, j'ai rencontré un homme qui portait cette même marque.

— Où cela?

— A Wingate, Monsieur, où je m'étais rendu par la diligence pour me faire rembourser de l'argent que j'avais prêté à quelques soldats du fort. J'étais à la cantine, et je remarquai un homme dont le visage me rappela celui du sergent.

« Cet homme portait la barbe et les cheveux longs et marchait très voûté. Mais sa taille et sa corpulence étaient les mêmes, ses yeux et la forme de sa tête aussi, et une de ses dents de devant était aurifiée.

« Il lisait une lettre qui semblait lui causer une vive émotion, et, tout à coup, il ôta son chapeau et rejeta sa chevelure en arrière d'un geste qui découvrit une croix rouge dessinée sur son front.

« Je m'approchai de lui, pour attirer son attention sur moi. Il fit mine de ne pas me reconnaître, mais il rougit et pâlit tour à tour en me regardant, et je ne m'y trompai point.

« Cet homme, Mr. Cody, n'était autre que le sergent Weston, je le jurerais; mais je ne voudrais le dire à personne qu'à vous; car, s'il a échappé à la mort, nul n'en est plus heureux que moi, à moins cependant...

— Achevez, Harding.

— A moins que, se voyant traqué et réduit à la misère, il n'ait tourné mal, et que ce ne soit lui le bandit qui a arrêté la diligence et tué Dave Dockery.

— Non, Harding, je ne puis croire cela de lui;

d'autant qu'il a certainement péri avec son pard dans la catastrophe que je vous ai dite.

— En tout cas, Monsieur, je ne voudrais pas porter la main sur le sergent Weston, si je me trouvais dans le cas de le capturer, et je crois que vous agiriez comme moi, tant qu'on ne vous aura pas donné l'ordre formel de l'arrêter.

— Je vous répète que cette éventualité n'est pas à envisager, Harding, même si c'est réellement Weston qui m'a secouru, lorsque les desperados m'avaient tendu une embuscade. Non, non, il a péri en travaillant à sa mine, j'en suis absolument sûr.

«Mais passons à un autre chapitre; voyons ce que vous aurez à faire pour m'aider dans la réalisation de mon plan de campagne contre ces bandits, qui sont des gens de Last Chance et non pas d'ailleurs, dit avec conviction Buffalo Bill,

Le vieil Huckleberry.

Depuis la mort de Dave Dockery, un voile de deuil semblait s'être étendu sur Last Chance, et on y menait une existence sans gaieté.

Voyant cela et craignant que l'attaque de la diligence n'eût une répercussion fâcheuse sur le chiffre de ses affaires, l'hôtelier Larry s'ingénia à trouver un moyen d'attirer les étrangers aux mines.

Il fit courir le bruit qu'un important placer avait été découvert dans un des cañons voisins de la ville.

Il n'employa d'abord que deux mineurs à son exploitation; mais il lui donna le nom de Mine du Docteur Dick, parce que le Roi de l'Or s'était intéressé pour moitié à l'entreprise.

La nouvelle incita les mineurs de Last Chance à redoubler d'ardeur au travail dans leurs propres filons et lança nombre de chercheurs d'or étrangers à la recherche de nouveaux champs d'opération.

Cependant, grâce aux soins que le docteur Dick lui prodiguait, le voyageur blessé reprenait des forces peu à peu, mais sa raison demeurait absente, et personne n'en espérait plus le réveil.

Le docteur Dick avait bien en vue certaine opération chirurgicale qui pouvait amener un changement notable dans l'état du pauvre dément; mais, de son propre aveu, cette opération comportait nombre d'a-

léas, et les dangers qu'elle présentait ne permettaient d'y avoir recours qu'à la dernière extrémité.

Au demeurant, le voyageur ne lui donnait aucun souci; docile comme un enfant, sa seule occupation consistait à tailler des morceaux de bois en forme de pistolet.

Au bout de la semaine, il fallut songer à remettre la diligence en route.

Un certain nombre de mineurs s'étaient offerts à escorter le coche, mais le docteur Dick les remercia.

Il ne croyait pas à un nouvel attentat, et, décidé à conduire lui-même la diligence à l'aller, il comptait revenir à Last Chance comme voyageur.

La veille du départ, au soir, Harding, le courrier envoyé à Fort Faraway, rentra.

Il apportait deux lettres de Buffalo Bill, l'une pour le docteur Dick, l'autre pour l'hôtelier Larry.

Le scout écrivait à ses amis que la garnison du fort était obligée de se tenir en ce moment sur le qui-vive, les Indiens manifestant des intentions belliqueuses, et qu'ils devaient se charger eux-mêmes de la protection des diligences, en attendant que le major Randall pût détacher une partie de ses effectifs pour assurer la sécurité des routes.

Harding se montra peu loquace au sujet de son voyage et de son séjour au fort. Les soldats, expliqua-t-il, avaient trop à faire de leur côté pour attacher beaucoup d'importance au meurtre d'un conducteur et de deux voyageurs.

Comme ce n'était pas l'argent du Gouvernement qui avait été pillé, les mineurs devaient s'occuper de défendre eux-mêmes leurs intérêts, au moins durant quelque temps.

Harding rapporta aussi que des histoires, relatives à la découverte dans la région de Last Chance de nouveaux placers, circulaient au fort, et cela, ajouta-t-il le faisait renoncer au projet qu'il avait formé de vendre ses parts de mine. Il préférait s'atteler au travail avec plus d'ardeur, dans l'espoir de faire enfin de riches trouvailles.

La diligence devant quitter Last Chance de très bonne heure le lendemain matin, qui était un dimanche, de nombreux mineurs eurent l'idée de passer la nuit à jouer aux cartes, pour être sûrs d'assister à son départ.

Le docteur Dick, trop absorbé par ses occupations médicales pour avoir pu consacrer beaucoup de temps au jeu durant cette dernière semaine, céda à la tentation de se mettre de la partie.

Quand l'aube parut, ses partenaires ne purent que regretter de l'y avoir encouragé, car il n'avait jamais été plus favorisé par la chance que cette nuit-là.

Il joua à tort et à travers à toute sorte de jeux et partout ruina toutes les combinaisons de ses adversaires, selon le mot d'un de ceux-ci.

Au petit jour, il alla prendre un bain chez lui, revint déjeuner à l'hôtel et parut si dispos qu'on n'eût certes pas supposé qu'il avait passé une nuit blanche.

Vêtu de son plus beau costume et armé jusqu'aux dents, il sauta d'un bond sur le siège de la diligence, tour de force qui fut salué d'un hurrah.

— Tout est prêt, Larry ? dit-il en rassemblant les rênes et sans cesser de fumer son cigare.

— Pas de voyageurs ; les bagages sont chargés, répondit l'hôtelier. En route !

Le docteur Dick tenait les guides comme un maître postillon.

Sa longue chevelure flottait sur ses épaules, et son beau visage viril ne reflétait aucun sentiment de crainte au moment d'affronter les terribles dangers de la route.

Il tira quelques bouffées de son cigare, dont la fumée montait autour de lui en spirales bleuâtres, et, au signal de Larry, il fit claquer son fouet comme un coup de pistolet.

Les six chevaux de l'attelage s'élancèrent impétueusement, tandis qu'une acclamation frénétique exprimait l'admiration de la foule pour l'habileté et l'audace du conducteur volontaire.

La diligence passa comme une trombe dans les rues de la ville où, à cause des tournants brusques et des ornières, la plupart des conducteurs hésitaient à marcher vite ; mais, dès qu'il eut laissé la dernière cabane derrière lui, le docteur Dick ralentit l'allure, sachant que l'étape était longue, et qu'il était prudent de ménager ses bêtes.

Il passa au petit trot sur la scène de la dernière tragédie et regarda d'un œil triste et calme l'endroit où Dave Dockery et ses compagnons étaient tombés sous les balles de l'outlaw.

Au premier relais, le garde, à qui les hommes de Larry lancés à la poursuite des bandits avaient appris le malheur, exprima sa joie de voir la diligence continuer son service avec le docteur Dick sur le siège.

— N'avez-vous rien remarqué de suspect, pard ? demanda le docteur.

— Non, Monsieur. Je n'ai pas vu un chat depuis

le passage de la troupe de Larry, le lendemain de la mort du pauvre Dave.

— Oui, il n'a pas eu de chance.

— Est-ce votre intention de le remplacer, Docteur ?

— Cette fois-ci seulement, pard ; car j'ai autre chose à faire. Personne n'ayant voulu se charger de conduire la diligence, j'ai bien été obligé de m'en mêler.

— Et je vois que vous vous y entendez, pard. Vous tenez les guides comme si vous étiez né sur le siège.

« Mais, ou je me trompe fort, Docteur Dick, ou vous aurez dû mal à trouver des conducteurs au bout de votre chemin.

— J'espère bien que non, répondit le médecin, qui repartit aussitôt que les chevaux furent changés.

Il atteignit à midi le second relais et y dina.

Il avait franchi la plus mauvaise partie de la route au double point de vue des difficultés de la voie et du danger d'une attaque ; mais il lui fallait enlever encore cinquante milles avant d'atteindre le but de son voyage, et d'ici là, passer la nuit à l'entrée d'un cañon où il n'était pas prudent de circuler après la chute du jour.

Il est vrai qu'un troisième relais, appelé Cañon End Station, était installé à cet endroit avec une maison de poste, de sorte qu'après souper, le docteur Dick put se reposer dans un des lits réservés aux voyageurs.

Il se leva de bonne heure, déjeuna, alluma un cigare et repartit au trot de son vigoureux attelage, pour effectuer la traversée dangereuse du cañon. Il mit un peu plus de trois heures à faire les derniers vingt milles du trajet.

L'arrivée de la diligence à Mollogon, sa station terminus, fut saluée d'enthousiastes acclamations, car la nouvelle de la mort de Dave Dockery y avait été répandue la veille par des soldats de Fort Faraway.

Le brave qui avait osé mener le coché jusque-là reçut de chaleureuses félicitations, mais on lui déclara qu'il devrait, sans doute, le conduire encore au retour, aucun conducteur ne voulant courir les risques d'un pareil voyage, à n'importe quel prix.

On avait fait demander dans les autres stations des volontaires, et l'on espérait encore qu'il s'en présenterait bientôt, quoique la route de Last Chance fût si peu sûre qu'on l'appelait, sur la frontière, le « Chemin de la Mort ».

Le docteur Dick consentit à ramener la voiture aux mines, mais à condition que le nouveau conducteur, quand on l'aurait trouvé, y viendrait la reprendre à cheval.

Il avait fait voir qu'il ne craignait pas de la conduire, mais ses affaires ne lui permettaient pas de s'absenter une seconde fois de Last Chance.

L'agent de la compagnie lui apprit confidentiellement qu'il avait à expédier un précieux courrier de lettres chargées, en lui demandant s'il consentirait à s'en charger.

— Evidemment, Monsieur, répondit-il. C'est mon devoir, et j'entends l'accomplir tout entier.

Les lettres furent donc mises dans le coffre de la voiture, et celle-ci allait démarrer, quand deux voyageurs demandèrent à y prendre place.

C'étaient deux personnes étrangères à Mollogon qui se rendaient aux mines de Last Chance, expliquèrent-elles.

Elles s'installèrent aux côtés du médecin, préférant voyager sur le siège plutôt qu'à l'intérieur.

Le docteur Dick, familiarisé maintenant avec la route, s'arrangea de manière à la parcourir en se conformant à l'horaire habituel.

Mais, quand vint l'heure où la diligence devait arriver à Last Chance, et que les mineurs aux aguets ne la distinguèrent pas sur les trois milles de chemin qu'on découvrait de l'extrémité de la ville, ils commencèrent à s'inquiéter.

Au bout d'une heure d'attente vaine, l'anxiété grandit au point que presque tout le monde s'imagina que le docteur Dick avait partagé le sort de Bud Benton et de Dave Dockery.

Quelques hommes imputaient bien ce retard à ce que le médecin ne connaissait pas suffisamment la route, et, en somme, cette hypothèse était assez plausible; mais Larry ne cachait pas son extrême inquiétude, et, n'y tenant plus, il décida d'aller à la découverte avec quelques mineurs montés.

Au moment où les hommes recevaient l'ordre de seller leurs chevaux, un cri leur signala l'approche de la diligence, et, portant leurs yeux vers la vallée, ils distinguèrent un tourbillon de poussière sur la route.

Une acclamation retentit. Si la diligence arrivait, n'est qu'il y avait sur le siège quelqu'un capable de la conduire, et ce quelqu'un ne pouvait être que le docteur, car personne ne croyait qu'on eût déjà trouvé un nouveau conducteur disposé à affronter les dangers d'une route si mal famée.

Ceux qui paraient pour un simple retard imputable à l'inexpérience du médecin commençaient à chanter victoire; mais l'hôtelier Larry, qui venait de braquer sa jumelle sur le coche, les fit taire en criant:

— Je ne vois que quatre chevaux; il en manque deux, sans que je puisse dire pourquoi.

Aussitôt, commentaires et hypothèses d'aller leur train, avec d'autant plus d'ardeur que personne ne savait au juste ce qu'il devait penser.

L'hôtelier Larry ne tira pas ses compagnons d'incertitude en ajoutant, peu après, que la diligence ne roulait pas aussi vite que d'habitude; que c'était le docteur Dick qui était sur le siège, mais qu'il semblait diriger son attelage avec beaucoup plus de prudence et de difficulté qu'en quittant Last Chance.

— En tout cas, le docteur est là, c'est certain! disait un des mineurs.

— Alors, il y a eu deux chevaux de tués, faisait remarquer un autre.

— Peut-être les a-t-il crevés en route, répondit un troisième.

— N'est-ce pas plutôt les bandits qui les ont tués?

— Il n'a pas de voyageurs.

— Voyez comme il conduit!

— Il marche comme une tortue.

— Oh! mais il ne tient ses guides que d'une main.

— Oui, qu'est-ce que cela veut dire?

— Sa main gauche est ballante.

— Il a sûrement été blessé.

Les conjectures n'en finissaient plus; et cela se prolongea avec un redoublement d'intérêt pendant la grande demi-heure que la diligence mit à gagner la porte de l'hôtel, où elle s'arrêta au milieu d'une tempête de hurraas.

Le beau visage du docteur Dick était très pâle, ses yeux agrandis et fixes, ses dents serrées.

On comprit qu'il venait d'avoir une aventure terrible, et on attendit dans un silence de mort qu'il voulût bien parler.

Son bras gauche était en écharpe, un mouchoir le retenait attaché à son cou et sa manche était toute maculée de sang.

On constata, en outre, que c'étaient les deux chevaux de brancard qui manquaient, et que le docteur les avait remplacés par la paire du milieu.

L'hôtelier Larry ouvrit la portière pour voir si la diligence amenait des voyageurs, mais aussitôt il

se rejeta vivement en arrière, épouvanté à la vue d'un cadavre qu'il avait failli recevoir sur la tête.

Ce cadavre tombait de la voiture, qui en contenait encore un autre couché sur une banquette.

Le marchepied était rouge de sang, ainsi que les coussins de cuir, et tout indiquait que la diligence avait couru le plus grand danger.

Cependant, à part l'expression sérieuse de sa face blanche et contractée, le docteur Dick était aussi calme que s'il revnait de sa tournée de visites médicales.

— Aidez-moi, Larry, dit-il d'une voix ferme, encore que faible. Je suis épuisé par une abondante hémorragie. Faites-moi une ligature au-dessus de la blessure que j'ai au bras, et je verrai si c'est grave.

L'hôtelier se hâta de l'aider à descendre du siège, laissant son commis s'occuper du courrier et des cadavres.

Arrivé chez lui, le médecin pria Larry de lui ôter d'abord sa veste, puis son bandage provisoire.

Il lui fit aussi couper la manche de sa chemise, et la blessure apparut, plaie sanguinolente, ouverte dans la partie charnue du bras.

Tirant une sonde de sa trousse, le docteur Dick avala un verre de brandy en guise de cordial et enfonça l'instrument dans la plaie. Il parvint ainsi à déterminer l'endroit exact où s'était logé le projectile, et sous sa direction, Loo Poo, son domestique chinois, réussit à l'extraire.

La blessure fut alors habilement pansée, le bras remis en écharpe, et, se renversant dans son fauteuil, le docteur Dick s'informa avec le plus grand sang-froid.

— Eh bien! Larry, où en êtes-vous à Last Chance? dit-il.

Étonné de cette sérénité, l'hôtelier répondit vivement:

— Oh! ici tout va bien; mais c'est le récit de votre voyage que nous mourons d'envie de connaître, Docteur.

— Je l'ai échappé belle, Larry, j'en conviens; j'ai rencontré des ennemis là où je pensais avoir affaire à des amis.

— On vous a attaqué?

— Oui.

— Des bandits masqués?

— Pas cette fois.

— Qui donc?

— Leurs noms ne me sont pas connus, mais en

fouillant les deux cadavres que j'ai ramenés, nous serons peut-être fixés sur ce point.

— Je croyais que ces cadavres étaient ceux de vos voyageurs?

— Et vous ne vous trompiez pas.

— Alors?

— C'est bien simple. Ces deux individus se sont fait inscrire comme voyageurs à Mollogon, et leur qualité réelle ne m'est apparue qu'en route.

— Je commence à comprendre. Ce sont eux qui vous ont attaqué?

— Juste.

— Le miracle est qu'ils n'aient pas réussi à vous assassiner.

— Ils y seraient parvenus si leurs allures suspectes ne m'avaient mis en garde. Me méfiant d'eux, je fis en sorte de ne pas les perdre de vue.

En chemin, ils manifestèrent le désir de se coucher sur l'impériale. Je les laissai s'étendre sur leurs couvertures, mais je trouvai le fait d'autant plus bizarre que je venais de leur dire que nous approchions de l'endroit fatal. Aussi redoublais-je d'attention, et, comme le soleil brillait, je vis distinctement, en approchant du grand rocher, leurs deux ombres qui se profilaient sur la paroi: ils venaient de se redresser, armés de leurs revolvers. Je m'emparai du mien en un clin d'œil, me retournai et reçus cette balle dans le bras, tandis qu'un second projectile sifflait à mon oreille.

Le docteur s'arrêta un instant comme pour évoquer la scène tragique où il avait failli perdre la vie, et son regard attristé sembla refléter le regret d'être toujours obligé de tuer des hommes, lui dont la mission était de guérir.

Il s'enfonçait tellement dans sa rêverie que l'hôtelier Larry dut le rappeler à la réalité.

— Oui, vous l'avez échappé belle, Docteur!

— Sans ces ombres qui m'avertirent à temps, je serais mort comme Dave Dockery, dit le médecin.

« Mais je me retournai si brusquement que ces misérables ne prirent pas le temps de viser, et que leurs balles s'égarèrent.

— Ils ne tirèrent pas une seconde fois?

— Oh si, plusieurs même, et mes deux chevaux de brancard s'abattirent sous cette fusillade déordonnée. Seulement, je pris part au concert.

— Et vous les avez tués?

— Oui, vous retrouverez mes balles dans leurs têtes. Au bruit des détonations, l'attelage s'était emballé, et, quand les bêtes de brancard s'abattirent,

la voiture stoppa si brusquement que mes deux adversaires furent précipités du haut en bas du véhicule, au moment même où je faisais feu sur eux. Je puis dire que je les ai tirés au vol, voyez-vous !

« Débarrassé d'eux, je ramenai mes chevaux au calme, tout en bandant de mon mieux mon bras, pour arrêter la perte du sang ; puis je mis pied à terre, et j'eus encore la force de charger les deux cadavres dans la voiture et de dételé les deux chevaux morts.

« Mais je n'aurais pas pu en faire davantage. J'étais épuisé, et j'eus toutes les peines du monde à conduire la diligence jusqu'ici. De là mon retard, qui n'a pas d'importance, d'ailleurs, puisque j'ai réussi à vous apporter le précieux courrier qu'on m'avait confié.

« Maintenant que vous êtes renseigné, je vais envoyer Loo Poo chercher mon souper, et je me coucherais, car je n'en peux plus. Vous fouillerez bien les cadavres sans moi. Vous me communiquerez le résultat demain matin.

« Un instant encore ! Comment va mon malade ?

— Toujours bien physiquement, mais c'est tout.

— Pauvre garçon !

« Allons, bonsoir, Larry ! Envoyez-moi vite mon repas par Loo Poo, s'il vous plaît.

L'hôtelier Larry prit congé du docteur Dick et s'en alla, plus rempli d'admiration que jamais pour le Roi de l'Or.

A l'hôtel, presque tous les citoyens de Last Chance l'attendaient anxieusement.

Les deux cadavres des assaillants du médecin avaient été transportés au bureau, où ils gisaient sous des couvertures.

Lorsqu'il se présenta, des interrogations partirent de tous les côtés à la fois.

— Parlez, parlez !

« Dites-nous ce que vous savez, Patron !

Larry, debout sur le perron de l'hôtel, fit en quelques mots part à ses clients de la tragique aventure du médecin, insistant à dessein sur la preuve nouvelle de bravoure et de sang-froid que celui-ci venait de donner.

— Oh ! il est aussi maître de lui-même que Satan en personne, chacun sait ça ! s'écria un mineur ; et cet hommage rendu aux qualités morales du docteur reçut l'approbation générale.

Sur quoi, les mineurs retournèrent au saloon, et, durant quelques heures, ils burent à la santé du Roi de l'Or, sacré vaillant parmi les vaillants.

Les libations se prolongèrent pendant la majeure partie de la nuit, coupées de parties de cartes, et ce ne fut que vers le matin que la paix régna partout dans la petite ville, troublée seulement parfois par un hurlement de buveur que l'ivresse mettait en fureur avant de l'assoupir.

Au petit déjeuner, le docteur Dick se présenta à la table d'hôte, où on l'accueillit avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive.

Loo Poo avait renouvelé le pansement de son bras, en bonne voie de guérison déjà, assura-t-il, bien que sa grande pâleur témoignât de la gravité de sa blessure.

Après déjeuner, il monta à cheval et fit sa tournée habituelle, ce qui lui valut les félicitations et remerciements empressés de ses malades, dont les bonnes paroles ne purent que lui faire un pur et doux plaisir.

Deux semaines s'écoulèrent sans autre incident.

La diligence, faisant des voyages bi-mensuels, devait bientôt repartir ; mais aucun conducteur n'était arrivé de Mollogon pour prendre le service, et il semblait bien que cette corvée dût encore échoir au docteur Dick.

Les perquisitions opérées sur les cadavres des deux bandits n'avaient pas permis d'établir leur identité. Des armes, un peu d'argent et quelques menus objets épars dans leurs poches, voilà tout ce qu'on avait trouvé.

On les enterra comme inconnus, aux frais du docteur Dick, qui avait dit simplement :

— Puisque c'est moi qui les ai tués, et qu'ils ne laissent pas de quoi couvrir les frais de leurs obsèques, je les couvrirai.

Vint enfin le jour fixé pour le départ de la diligence, et tout volontaire continuant à faire défaut, le docteur Dick voulut bien reprendre les guides, non toutefois sans faire cette déclaration :

— C'est le dernier voyage que je fais. Si je ne ramène pas un conducteur de Mollogon, il faudra donc trouver quelqu'un ici, Larry.

Et, une fois encore, le docteur Dick s'éloigna de Last Chance aux acclamations de ses admirateurs.

Il accomplit le trajet dans de bonnes conditions, sans aucune espèce d'anicroche, et arriva dans le délai voulu au bout de son voyage.

On lui fit le meilleur accueil ; mais l'agent de la compagnie en résidence à Mollogon lui apprit qu'aucun volontaire ne s'était encore présenté pour remplir l'emploi vacant, bien qu'on eût doublé les salaires.

— Vous devriez tâcher de trouver à Last Chance quelque casse-cou qui veuille bien risquer sa vie sur le siège, ajouta l'employé. D'ailleurs, soyez certain, Docteur Dick, que la compagnie, à laquelle j'ai rendu compte de votre noble intervention, vous est très reconnaissante des services que vous lui rendez dans ces circonstances pénibles, et qu'elle vous le prouvera.

— Je ne m'en soucie ni de son argent ni de sa reconnaissance, répondit le docteur. Ce que je veux, c'est être relevé de cet emploi, qui me plaît d'autant moins que j'ai mes propres occupations.

Au moment où la diligence allait reprendre le chemin de Last Chance, un cavalier s'approcha et mit pied à terre devant le bureau de la poste aux chevaux. C'était ce qu'on est convenu d'appeler un drôle de corps.

Bossu, quoique d'une taille au-dessus de la moyenne, gauche d'allure, il était vêtu d'une veste de chasse, d'une culotte en peau de daim et d'une paire de bottes.

Sa chevelure longue et embroussaillée eut été blanchie, sans la couche de poussière qui la recouvrait et la rendait grise.

Pour empêcher les mèches folles de cette tignasse de lui tomber dans les yeux, il l'avait rognée par devant, comme un Indien ou une jeune fille élégante.

Son visage, rasé de près, était basané.

Il portait une paire de solides lunettes en fer, bien d'aplomb sur un nez busqué.

Son chapeau de feutre était tellement usagé que le bord en retombait jusqu'à ses épaules, sauf par devant où un bouton, emprunté à un uniforme militaire, le retenait fixé à la calotte.

Son armement consistait en une paire de revolvers d'ancien modèle, mais encore très bons, un bow-knife au manche de corne, et un fusil à deux coups qui tenait à la fois de l'arme de chasse et de l'arme de guerre.

Quant à son cheval, il avait un aspect tout aussi bizarre que lui. C'était une grande et forte bête aux membres taillés comme à coups de serpe, et dont la robe était semée de touffes de poils en épis et inégalement longues. Les crins de la crinière et de la queue étaient inextricablement emmêlés, et ses sabots n'avaient pas de fers.

L'équipement allait de pair avec le reste. Une corde tenait lieu de bride, mais un lasso était accroché au pommeau de la vieille selle, ainsi qu'une

hachette. Ses objets de literie étaient roulés dans une couverture caoutchoutée, et un sac contenait ses provisions et ses ustensiles de campement: cafetière, poêle à frire, gobelet et assiette d'étain.

Il porta les yeux sur la foule en s'arrêtant et demanda tranquillement:

— Qui est le maître de poste ici?

— Moi, dit l'agent en s'avançant.

— On m'a dit que vous aviez besoin d'un conducteur pour assurer le service d'ici à Last Chance.

— C'est la vérité.

— Je suis votre homme.

— Vous?

— Oui.

— Savez-vous conduire?

— Si je ne savais pas, je ne serais pas assez sot pour vouloir me charger d'une roulotte à deux étages.

— Qui vous envoie?

— Personne.

— D'où venez-vous?

— Du haut pays, où je chassais, tendais des pièges, cherchais de l'or et tuais par ci par là un Indien.

— Et vous voulez devenir conducteur?

— Si ça rapporte autant qu'on le disait à Fort Faraway, oui.

— La paye est bonne. Avez-vous des références?

— Oui.

— Faites voir.

— Voilà!

Le vieux porta les mains à ses revolvers et les tira avec une rapidité qui surprit les curieux.

— En effet, dit l'agent, vous pourriez avoir recours à ces arguments-là, si vous conduisiez sur cette route.

— Ce ne serait pas la première fois que la chose arriverait, répondit l'homme sans s'émouvoir.

— Quand pourriez-vous débiter?

— Tout de suite.

— Quel est votre nom?

— Je m'appelle le vieil Huckleberry ou Old Huck, comme disent les camarades. Mais peu importe, appelez-moi comme il vous plaira, je serai toujours là.

— Ma foi, pard' Huckleberry, vos façons me vont assez, et je consens à vous prendre à l'essai.

— Si vous avez mieux, ne vous gênez pas! Sinon, comptez sur moi, car, comme je vous l'ai déjà dit, je suis votre homme.

Le docteur Dick avait soigneusement examiné le

vieux volontaire; il glissa quelques mots à l'oreille de l'agent, qui dit aussitôt :

— Entendu, je vous prends. Mais il est l'heure de partir.

— Je suis prêt. Je n'ai qu'à vous confier mon cheval, que vous soignerez à mes frais, répondit le vieux.

Il grimpa sur le siège, et le docteur Dick lui remit les rênes.

Il s'en empara d'une manière un peu bizarre, mais nullement maladroite, prit le fouet, le fit claquer et lança son attelage à une bonne allure.

Quatre mineurs occupaient l'intérieur de la diligence. Ils se rendaient à Last Chance, où les attirait l'espoir de faire fortune, car on répétait à l'envi les histoires de l'hôtelier Larry relativement à la découverte de nouvelles mines plus riches que les anciennes.

Le coché ne tarda pas à perdre de vue les cabanes de Mollogon; on s'arrêta à l'heure réglementaire pour la halte nocturne, et, dès qu'il eut soupé, le nouveau conducteur s'étendit dehors sur ses couvertures, déclinant l'offre du maître de la station de poste, qui l'invitait à dormir dans sa cabane.

Le lendemain matin, il reprit sa place à côté du docteur Dick, et la diligence poursuivait son chemin.

C'était un homme naturellement taciturne; il n'aurait guère la bouchée que pour répondre aux questions du docteur Dick.

Néanmoins, il lui arrivait de demander certains renseignements sur les routes de l'Overland, et il s'intéressait aux récits que lui faisait le Roi de l'Or des attaques contre la diligence de Last Chance.

Il échangea quelques paroles amicales avec les agents aux relais de poste, leur dit qu'il espérait travailler avec eux pendant quelque temps et maintint l'allure de l'attelage de manière à se conformer à l'horaire.

En arrivant sur la scène des diverses tragédies que nous connaissons, il s'arrêta quelques minutes à la contempler et se remit en route sans se livrer à aucun commentaire.

Le docteur Dick, qui s'intéressait de plus en plus à ce singulier personnage, lui avait donné volontiers tous les renseignements susceptibles de faciliter sa tâche.

Seulement, il eut beau l'interroger sur son passé, il n'en tira presque rien.

Tout ce que le bonhomme daigna lui apprendre,

c'est qu'il vivait depuis longtemps sur la frontière, pour certaines raisons qui lui étaient personnelles.

A la fin, le médecin dut renoncer à percer le mystère qu'il pressentait dans la vie de ce vieux.

Quand il fut en vue de Last Chance, Huckleberry ne manifesta pas la moindre satisfaction d'avoir réussi à faire heureusement le trajet et ne se montra nullement ému de conduire pour la première fois une voiture dans cette ville.

Il fit presser le pas à l'attelage, continuant à tenir les rênes avec une habileté qui excitait l'admiration du docteur Dick, et l'arrêta court devant la porte de l'hôte.

— Nous voilà, Patron! dit-il simplement à Larry.

Le docteur Dick le présenta à l'hôtelier, dès que les acclamations des mineurs cessèrent de retentir.

— Très heureux de faire votre connaissance, pardis! dit Huckleberry à ceux qui l'entouraient.

« Où est le restaurant? ajouta-t-il.

On le conduisit à l'hôtel, où il dévora son souper avec satisfaction. Puis il fuma une pipe, et, refusant le lit qu'on lui offrait, il se munit d'un pic, d'une hache et de quelques clous, gagna la pente boisée d'une colline voisine et se construisit rapidement une hutte de branchage qui devait lui offrir un abri suffisant.

Il y transporta ses quelques effets et cloua à l'entrée un écriteau où l'on pouvait lire:

« OLD HUCKLEBERRY'S CLAIM

c'est-à-dire: « Propriété du vieux Huckleberry », claim étant le nom donné aux concessions minières ou aux terrains aurifères possédés par des particuliers.

Cela fait, il alla visiter les saloons et les tripots de la ville, s'intéressant au jeu, mais sans boire ni toucher à une carte.

Las enfin de se traîner de bar en bar, il regagna sa hutte, où il se coucha.

Désormais, il allait être l'objet de la curiosité et de l'admiration des mineurs, à qui personne n'inspirait plus de respect qu'un homme capable de conduire une diligence sur le chemin fatal de Last Chance.

Nouvelle Enigme.

Le nouveau conducteur effectua plusieurs fois le voyage de Mollogon sans être arrêté par personne.

Dans les intervalles de ses voyages, il vaquait paisiblement à ses petites affaires, se tenant à l'écart de toute compagnie, semblant ne vouloir se lier d'amitié avec personne, pas même avec le docteur Dick.

Il avait complété l'installation de sa hutte, où il se sentait chez lui, disait-il.

A son second voyage, il avait ramené son cheval, préférant le laisser à Last Chance, où il séjournait deux semaines entières, tandis qu'il ne passait qu'un jour à l'autre bout de la route.

Monté sur Rawbones, ainsi nommé parce qu'il avait plus d'os que de chair sous la peau, il aimait à faire de longues parties de chasse aux environs de la ville, et il approvisionnait de gibier l'hôtel de Larry.

Un jour qu'il revenait de Mollogon à Last Chance, et qu'il approchait du «Point des Morts», ou Dead Line, l'endroit fatal, Huckleberry épaula brusquement son fusil et envoya une charge de chevrotines dans un buisson en bordure du chemin.

Puis de l'autre canon de l'arme chargé à balle, il fit feu sur le côté opposé de la route et, avec un formidable coup de fouet, lança son attelage en avant.

Les chevaux mis au grand galop, il jeta les guides sur le frein en les retenant du pied, et, s'armant de deux revolvers, il ouvrit le feu à droite et à gauche. En même temps, il criait à ses voyageurs :

— Tirez dans les buissons ! C'est là qu'est le gibier !

Tout cela n'avait pas pris plus de cinq ou six secondes, et les cris de douleur qui s'élevaient des fourrés prouvaient que le vieil Huckleberry n'avait pas la berlue.

Du reste, des ordres précipités retentissaient, et, sous la fusillade du conducteur, des hommes s'enfuyaient en quête d'un abri.

Les voyageurs étaient au nombre de huit. Au cri d'Old Huck, quelques-uns d'entre eux s'empressèrent de décharger leurs armes par les fenêtres.

Sous la grêle de balles qui cinglait la terre autour d'eux, les bandits avaient lâché pied juste au moment où ils comptaient faire les sommations d'usage au conducteur de la diligence qu'ils voulaient piller.

Ils pensaient s'être pris à leur propre piège, et que le véhicule était bondé de soldats.

Avant que leur chef pût les convaincre de leur erreur, la diligence avait franchi Dead Line, et Old Huck, qui venait de ramasser ses guides, la poussait vers Last Chance de toute la vitesse des chevaux,

Encouragés par l'exemple de bravoure que venait de leur donner le vieux conducteur, les voyageurs avaient continué de tirer sur les bandits, pris de terreur panique ; et, lorsque ces derniers se rallièrent, leur proie était trop loin pour songer à la rattraper.

Tout danger de poursuite ainsi écarté, Old Huck laissa ses bêtes reprendre le petit trot, et, se penchant, il cria à ses compagnons :

— Nous les avons refaits, cette fois, eh, pards !

Les voyageurs acclamèrent le vieux postillon, et, à l'arrivée à l'hôtel de Last Chance, ils se hâtèrent de divulguer son action héroïque, tandis qu'aussi modeste que brave, Old Huck descendait de son siège, annonçant son retour à Larry et s'en allait souper.

— Ayant appris l'exploit qu'il venait d'accomplir, l'hôtelier voulut aller le féliciter ; mais il était déjà parti.

La soirée était froide, et des flocons de neige voltigeaient sur la ville.

Old Huck avait fait un bon feu dans sa hutte, et l'hôtelier, se guidant sur cette lueur, arriva au logement du vieux.

Il était assis, devant l'âtre de la cheminée d'argile qu'il avait construite avec soin ; et, les pieds à la flamme, il culottait bêtement sa pipe.

Une toile de tente fermait l'entrée de sa cabane, le protégeant tant bien que mal contre le froid et la neige ; et il paraissait heureux comme un roi sous cet humble abri.

— Vous avez l'air réjoui, vieux ? lui dit l'hôtelier.

— Pourquoi pas ?

— Vous nous avez apporté un précieux chargement d'argent et de lettres recommandées, ce soir.

— Je le sais bien.

— En connaissez-vous la valeur exacte ?

— L'agent de Mollogon m'a dit que ça se montait à environ quarante mille dollars, et c'est pourquoi j'ai poussé de l'avant au moment de l'attaque.

— Vous avez accompli un véritable exploit.

— Je suis payé pour cela.

— On m'a raconté l'histoire de la surprise que vous réserviez aux bandits.

Old Huck répondit en riant :

— Ils ne s'y attendaient certes pas.

« J'avais remarqué que des pistes suspectes se dirigeaient sur Dead Line et pressentant du grabuge, je me tenais sur mes gardes.

« Alors, ça été simple comme bonjour.

« A ce moment, une voix se fit entendre à la porte.

— Ohé, vieux Gentleman, on vient de m'apprendre vos exploits à l'hôtel, et je vous apporte tous mes compléments.

— Entrez, ami Docteur, et installez-vous sur cette couverture, là, devant le feu! Ça me fait plaisir de vous voir, mais inutile de me complimenter, car je n'ai fait que mon devoir.

— Vous avez sauvé la vie à vos passagers et empêché les outlaws de dérober les valeurs qui vous étaient confiées. Et je sais ce que cela veut dire, moi qui ai conduit aussi la diligence.

— Vous ne m'apprenez rien, Docteur, et je sais que vous vous en êtes bien tiré aussi.

— J'ai déjà essayé de féliciter Old Huck, dit Larry; mais il n'a pas voulu m'écouter. Qu'allons-nous faire, après cette nouvelle attaque, Docteur?

— Je serai là-bas au lever du jour, et je verrai si on peut relever une piste, dit Huckleberry.

« Il neige, mais pas au point que nous ne puissions retrouver les traces de cette vermine.

— Je vous accompagnerai, dit l'hôtelier Larry.

— Et moi aussi, ajouta le médecin.

Ils décidèrent alors de prendre une douzaine d'hommes avec eux; puis l'hôtelier et le médecin se retirèrent, tandis que le conducteur se couchait, après avoir jeté dans sa cheminée une grosse bûche qui devait brûler toute la nuit.

— Quel drôle de vieux homme! dit le docteur Dick à Larry en retournant à l'hôtel.

— Oui; il est vraiment mystérieux.

— Pensez-vous qu'il soit nécessaire de dépêcher une autre estafette à Buffalo Bill pour le mettre au courant de cette nouvelle tentative?

— Non; contentez-vous de lui écrire, et nous lui ferons parvenir votre lettre par la voie de Mollogon.

— Entendu. Mais avez-vous appris quelque chose de précis concernant cette attaque?

— Non, si ce n'est qu'on a vu une demi-douzaine au moins de bandits, et que, sans l'intervention prompte et hardie d'Old Huck, les assaillants seraient évidemment arrivés à leurs fins. Cet homme est, en vérité, intrépide.

— Il est à craindre que les outlaws ne lui fassent payer cher sa témérité; aussi faut-il tâcher de les anéantir auparavant. Nous partirons de bonne heure, pour arriver sur les lieux à l'aube. Bonsoir!

Les deux hommes se séparèrent, pour se retrouver le lendemain matin à l'heure convenue.

La petite troupe fut bientôt en selle et partit au trot, mais elle accéléra bientôt son allure.

Ils remarquèrent avec plaisir que la neige recouvrait à peine la terre.

Un long temps de galop les amena à Dead Line au lever du jour, et les recherches commencèrent, d'autant plus faciles que la neige n'était pas tombée à cet endroit, et que de larges flaques de sang tachetaient le sol, indiquant que les bandits avaient sérieusement souffert.

En cette occasion, Old Huck se révéla comme un chercheur de pistes plein d'expérience et d'habileté.

Il alla de flaque en flaque, examina le fourré où la bande s'était embusquée, réfléchit un instant, puis remonta la cañon en suivant une piste si peu distincte que la majeure partie de la troupe prétendait qu'il faisait fausse route.

Sans s'arrêter à ces réflexions sceptiques, il escalada une des crêtes escarpées du cañon, et, ses compagnons l'ayant suivi, toute la troupe tomba bientôt en arrêt devant de nouvelles taches de sang éparses sur le terrain.

— Trois des leurs sont morts ou blessés, dit-il laconiquement.

— A quel voyez-vous cela, vieux? demanda le docteur Dick.

— A la lourdeur de leurs pas. Voyez ces profondes empreintes! Ils ont transporté les corps jusqu'ici et les y ont déposés un instant pour se reposer.

— Vous semblez avoir raison, Huck. Quel chemin faut-il prendre?

— Ça, ce n'est pas facile à dire, par exemple, car les traces s'interrompent sur ce sol granitique.

Effectivement, le vieil Huckleberry eut beau faire, toute sa science et tout son instinct ne lui permirent pas de retrouver la piste au delà de la crête du cañon.

La troupe se dispersa pour battre le terrain, et Old Huck parvint encore à découvrir des taches sanglantes à un endroit où les bandits s'étaient de nouveau arrêtés; mais ce fut tout, et, après des heures d'infructueuses investigations, on se vit dans l'obligation de renoncer à poursuivre les outlaws.

La troupe reprit à regret le chemin de Last Chance, et tout espoir de mettre la main sur les détresseurs de diligences fut abandonné.

Seul, le vieil Huckleberry n'avait pas jeté le manche après la cognée; sous prétexte d'aller à la chasse, il quitta chaque jour la ville et poursuivit silencieusement ses recherches.

Quand vint le jour de repartir, il monta sur le

siège d'un air insouciant, dit au revoir à ses amis et s'éloigna sans trahir la moindre appréhension.

A Last Chance, on s'inquiétait beaucoup de son sort.

Quelques mineurs parlaient d'aller au-devant de lui jusqu'à Dead Line; mais quelqu'un déconseilla de donner suite à ce projet, disant, non sans raison, que le vieux ne prendrait peut-être pas la chose du bon côté et se fâcherait qu'on l'eût supposé incapable de se défendre lui-même.

Toutefois, lorsqu'on ne vit pas reparaitre la diligence au jour et à l'heure fixés, on se regarda anxieusement les uns les autres, en se demandant si le vieux n'aurait pas été victime, lui aussi, de l'insatiable et féroce cupidité des bandits.

Au bout d'une heure de vaine attente, le docteur Dick ne cacha pas que son intention était d'aller à la découverte, sans plus tarder.

On ne voulut pas le laisser partir seul, et une vingtaine de mineurs montés l'accompagnèrent.

En route, on ne rencontra pas la diligence; ce ne fut qu'en arrivant à Dead Line qu'on la vit.

Elle était au repos, et, s'étant approchée, la troupe remarqua que les chevaux de l'attelage étaient attachés aux arbres voisins.

Jusqu'à là, on n'avait pas encore aperçu âme qui vive.

Le conducteur n'était pas sur le siège, et personne n'occupait l'intérieur de la voiture.

Où était Old Huck?

Question insoluble.

Le siège était maculé de sang, ce qui ne présageait rien de bon pour le vieux conducteur.

Quelqu'un avait attaché ses chevaux aux arbres, mais qui?

Le pis est que la voiture portait des traces flagrantes de pillage. Les coussins avaient été jetés par terre, le coffre ouvert, et c'était miracle que le sac du courrier eût échappé aux voleurs. Larry le retrouva dans un des coussins, où il savait que le vieil Huckleberry avait coutume de le dissimuler.

On n'en ignorait pas moins le nombre des victimes et la valeur exacte du butin fait par les bandits.

La troupe campa sur les lieux, et, le lendemain matin, elle se mit à la recherche du conducteur disparu.

Tous les rochers et tous les buissons furent fouillés par les mineurs dans un rayon de plusieurs milles, mais le succès ne couronna pas leurs efforts, et

qu'Old Huck fût mort ou vivant, on dut se résigner à ne pas le retrouver.

Le docteur Dick se chargea de ramener le cocher à Last Chance.

Les mineurs avaient délaissé leur travail et s'étaient rassemblés devant l'hôtel.

Ils apprirent avec plus de peine que de surprise la mauvaise nouvelle.

L'hôtelier Larry et le docteur Dick tinrent conseil et résolurent de confier à Harding un nouveau message pour Buffalo Bill.

Mais, appelé près d'eux, Harding refusa de partir.

— Pourquoi? demanda le médecin avec surprise.

— Je ne puis vous le dire, répondit fermement le jeune homme.

— Auriez-vous peur? fit en souriant Larry.

— Non, et si vous en doutez, je vous prouverai le contraire.

— Comment cela?

— Avez-vous un conducteur pour le prochain voyage de la diligence?

— Non, à moins que le Docteur Dick...

— Impossible! répondit le médecin.

— Eh bien, Patron, je la conduirai, moi, dit le jeune mineur.

— Vous?

— Oui, Patron.

— Etes-vous capable de conduire un attelage à six? interrogea le docteur Dick.

— J'ai déjà eu l'occasion de le faire.

— Quand?

— Lorsque j'étais soldat. Je suis habitué aux chariots et aux ambulances militaires, et, une fois, je fus chargé de conduire mon général dans une voiture à quatre chevaux, à travers quatre cents milles de la pire région que j'aie jamais vue.

— En ce cas, vous pourriez faire l'affaire. Quant à nous, il nous sera plus facile de nous procurer une estafette pour le fort qu'un conducteur pour Mologon.

— C'est sûr.

— Parlez-vous sérieusement au moins, Harding? fit l'hôtelier.

— Certes.

— Vous savez à quoi vous vous exposez?

— Parfaitement.

— Alors, je retire volontiers ma réflexion de tout à l'heure, car votre offre de conduire la diligence me montre que vous n'avez pas peur.

— Très bien, pard Larry. Que la chose en reste donc là.

— Vous pouvez vous considérer comme engagé ferme, et il faudra vous tenir prêt à partir au prochain voyage.

— Je suis à votre disposition.

— Laissez-moi vous dire que je suis autorisé à vous offrir triple paye.

— C'est toujours acceptable.

— Oui, si vous vivez pour empêcher l'argent, murmura Larry.

Cet accord conclu au soulagement de Larry, celui-ci convint avec le docteur Dick d'attendre le résultat de l'entreprise de Harding avant d'écrire à Buffalo Bill.

La nouvelle de l'engagement du jeune homme comme conducteur de l'Overland ne tarda pas à transpirer, et les mineurs, toujours épris de ces sortes d'aventures et estimant la bravoure plus que tout au monde, considérèrent d'ores et déjà leur camarade comme un héros.

Mais ils ne se faisaient pas d'illusions sur le sort qui l'attendait. Sa mort leur apparaissait comme une chose certaine; et ils ne purent s'empêcher de s'apitoyer sur le compte de ce vaillant garçon.

Seul, Harding continuait à garder son insouciance habituelle et vaquait à ses affaires comme si de rien n'était.

Sa mine lui rapportait maintenant beaucoup plus qu'il n'avait osé l'espérer, et il recevait des offres d'achat très avantageuses.

D'autre part, il n'avait pas oublié sa promesse à Buffalo Bill, et il notait soigneusement tout ce qu'il pouvait découvrir, ainsi que les noms des individus qui lui paraissaient suspects.

Comme on restait toujours sans nouvelles d'Old Huck, Hal Harding se présenta au moment voulu à l'hôtel pour rendre la conduite de la diligence, selon ce qui avait été convenu.

Un Brave.

L'ombre d'une crainte ne rembrunit pas le visage de Hal Harding quand il monta sur le siège du coche, et qu'il saisit les rênes.

Les bagages et le courrier étaient dans la voiture, ainsi qu'un précieux chargement de poudre d'or, que quelques mineurs se risquaient à envoyer dans l'Est.

Ce détail était, d'ailleurs, tenu secret.

Chaque fois que la diligence transportait des valeurs, il n'y avait, en outre des intéressés, que l'hôtelier Larry et le conducteur à le savoir.

Du reste, — et c'était là un des côtés bizarres de l'affaire, — jamais la diligence n'était arrêtée en allant à Mollogon. C'était toujours au retour qu'on l'attaquait, alors qu'elle apportait à Last Chance le change en billets de banque de l'or des mineurs.

Les bandits préféraient évidemment le papier à l'or brut, beaucoup plus encombrant et difficile à écouler.

Harding n'avait pas un seul voyageur avec lui.

— Tout est prêt! s'écria-t-il d'un ton de bonne humeur.

— Partez! commanda Larry.

Et à la façon dont le lourd véhicule s'éloigna, on comprit que le jeune homme ne s'était pas vanté en se donnant pour un habile conducteur.

La foule l'accompagna de ses acclamations enthousiastes jusqu'en bas de la vallée, tandis qu'il agitant son chapeau en passant devant les mines et les cabanes des chercheurs d'or.

Il quitta la vallée pour s'engager dans la région des cañons, et son voyage se déroula par monts et par vaux.

Au premier relais après Last Chance, il raconta au gardien de la station la disparition du vieil Huckleberry.

— Ce sera bientôt votre tour, mon pauvre garçon! et le docteur Dick ne tardera pas à venir me dire que le malheureux Harding est tombé comme les autres, répondit le gardien.

— Vous pensez?

— J'en suis sûr.

— Pourquoi le docteur Dick?

— Parce que, si vous êtes tué, personne que lui n'aura le cœur de prendre ce coche de mort.

— Oh! je sais que cette voiture ne porte pas chance à ceux qui la conduisent, mais cela n'est pas fait pour m'arrêter, dit Harding en se remettant en route.

Il n'avait rencontré personne à Dead Line.

Tout y était tranquille comme les fosses funéraires qui marquaient l'emplacement de ce lieu déshérité.

Au surplus, la route paraissait déserte d'un bout à l'autre. Ce ne fut qu'aux différents relais que le jeune homme trouva quelqu'un à qui parler.

Il raconta la même histoire à chaque station,

et tous les maîtres de poste hochèrent la tête du même air significatif. Assurément, ils s'attendaient, comme leur collègue, à voir Harding partager le sort de ses devanciers.

Le lendemain matin, il fit son entrée à Mollogon avec quelques minutes d'avance sur l'horaire, et l'agent ne laissa pas que d'être surpris en voyant un nouveau conducteur sur le siège.

Harding lui apprit ce qu'il avait à lui apprendre concernant Old Huck et lui remit la feuille de route où étaient enregistrés les valeurs qu'il transportait.

— Vous nous avez rendu un fier service, Mr. Harding ! j'espère sincèrement que ces attaques ne se renouvelleront plus, et cela dans mon intérêt comme dans le vôtre, car je ne saurais quel successeur vous donner, si ce n'est l'intrépide docteur Dick.

— Il ne faut plus compter sur lui, Monsieur. Ses occupations de joueur, de médecin et de capitaliste sont trop absorbantes.

— Oui, mais si personne ne se présente, il est bien l'homme à se mettre en ligne pour l'unique plaisir de braver le danger.

— Ça c'est vrai, Monsieur.

— Et comment va cet infortuné voyageur qui a perdu la raison ?

— Il erre comme une âme en peine dans Last Chance, et à le voir si inoffensif et si simple d'esprit, c'est une vraie pitié !

— J'ai reçu des lettres de ses amis, et je vais leur donner de ses nouvelles, — qui ne seront pas bonnes, hélas !

« Quant à vous, faites bien attention en regagnant Last Chance. N'oubliez pas que le retour est autrement dangereux que l'aller.

— N'ayez crainte, Monsieur, on ouvrira l'œil, répondit gaiement Harding.

Cependant la population de Mollogon avait appris la disparition mystérieuse du vieil Huckleberry, et une foule d'oisifs entourèrent bientôt Harding, curieux de voir le brave qui n'avait pas craint de se charger du service dans ces conditions.

L'agent lui apprit encore que le coche n'avait transporté que des plis chargés à son précédent voyage. Comme les bandits ne s'étaient pas enparés de cette correspondance, on pouvait supposer que, furieux d'être bredouilles et d'avoir eu le dessous dans leur première escarmouche avec le vieil Huckleberry, ils s'étaient vengés sur lui.

Plusieurs voyageurs s'étaient fait inscrire pour Last Chance, mais, en apprenant la mort probable

d'Old Huck, ils s'avisèrent qu'ils pouvaient prolonger sans inconvénient leur séjour à Mollogon, rien ne les pressant plus de se rendre aux mines.

Harding se vit donc réduit à repartir seul, perspective peu encourageante. Il n'en témoigna pourtant pas d'ennui, et comme l'employé lui faisait observer que son chargement de lettres et d'argent représentait une somme considérable :

— Très bien, Monsieur, répondit-il en lui serrant la main. Je ferai mon possible pour le rendre à bon port.

— Je le souhaite ; mais il me semble que je serre la main d'un homme qui va mourir.

— Ça ne me fait pas cet effet-là, Dieu merci ! répondit en riant le jovial jeune homme.

Et, sautant sur le siège, il partit au commandement de l'agent avec un joyeux cliquetis de fouet, pendant que les spectateurs le saluaient de bruyants vivats, en dépit des sinistres pressentiments qui leur serraient le cœur.

Harding accomplit heureusement les trois quarts du trajet. Il espérait atteindre Last Chance le soir du second jour.

Au dernier relais, le gardien ne lui cacha pas ses appréhensions.

— Adieu, pard ! lui dit-il ; je n'ose me flatter de vous revoir jamais.

— Allons, allons, mon vieux ! fit le vaillant conducteur avec son bon rire. Je ne veux pas que vous nourrissiez de si sombres pensées. Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir !

Il fouetta son attelage et le poussa si bien qu'en arrivant à l'entrée de la sinistre passe de Dead Line, il avait gagné une demi-heure sur l'horaire.

A ce moment, les chevaux dressèrent leurs oreilles, et ceux de tête poussèrent un hennissement.

Harding, qui avait les yeux rivés sur le point redoutable, vit une forme humaine adossée à un arbre.

Mais, chose bizarre, au lieu de s'arrêter, il poursuivit tranquillement son chemin, comme si la présence de cet homme ne lui causait aucune espèce de surprise.

L'homme se plaça sur le bord de la route et s'y tint immobile comme une statue, après avoir adressé un signe d'intelligence au conducteur.

En guise de réponse, Harding secoua négativement la tête.

Arrivé près du muet personnage, Harding tira de toutes ses forces sur les rênes pour arrêter son

attelage, qui donnait des signes d'indocilité, chose compréhensible, car quelques-uns des chevaux avaient déjà été salués à cet endroit par de nombreuses détonations.

Ni l'étranger ni le conducteur n'avaient pris d'armes en main, et ils ne semblaient éprouver aucun sentiment de crainte vis-à-vis l'un de l'autre.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Harding était-il donc de connivence avec les bandits ?

Non. La vérité était beaucoup plus réconfortante, car l'étranger qui attendait le passage de la diligence à Dead Line n'était autre que le vieil Huckleberry.

Un Secret bien gardé.

Quinze minutes plus tôt qu'on ne l'attendait, Hal Harding fit stopper sa voiture à la porte de l'hôtel de Last Chance.

Depuis qu'il s'était engagé dans la vallée, et qu'il avait dépassé la première mine, des hourras lui faisaient escorte, et cette bruyante bienvenue qu'on lui souhaitait redoubla de chaleur devant le saloon de l'hôtelier, où la foule rassemblée le salua d'ovations assourdissantes.

Larry dut se retenir pour ne pas lui sauter au cou, et, quand il apprit l'importance du chargement, il l'accabla littéralement de louanges.

Quant aux mineurs, ils eussent fait du brave conducteur une loque humaine, s'il avait accepté la moitié des breuvages qu'ils lui offraient.

Mais c'était un homme extrêmement sobre, et, après s'être dérobé modestement aux félicitations de ses admirateurs, il répondit à Larry, qui l'interrogeait, qu'il n'avait pas rencontré de bandits en route.

— Tout était tranquille ?

— Comme la tombe.

— N'avez-vous pas éprouvé quelque anxiété en approchant de Dead Line ?

— Mes chevaux étaient plus nerveux que moi.

— Vous avez dit à l'agent de Mollogon le sort du vieil Huckleberry ?

— Bien entendu, Monsieur. Je lui ai parlé de la mystérieuse disparition de mon prédécesseur.

— Savez-vous que j'espérais à moitié que vous apprendriez quelque chose sur Old Huck là-bas ?

— En ce cas, vous allez être à moitié déçu, car on ne m'a rien appris de nouveau.

— Aucun des maîtres de poste ne l'a vu aux relais ?

— Ils ne m'ont rien dit qui le fasse supposer.

— Un fait est certain, c'est qu'il a été enlevé mort ou vif. Quant à vous, Harding, vous avez bien débûté, et j'espère que vous continuerez de même ?

— Merci, Patron ! J'ai bon espoir aussi, convaincu que je suis d'être destiné à atteindre un âge avancé.

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! dit le docteur Dick, qui avait écouté attentivement la conversation des deux hommes.

— On dit à Mollogon que, si je succombe, vous serez le seul homme qui osera conduire le coche, Docteur.

— Je ne le conduirai pourtant qu'en cas d'absolue nécessité, si nos communications sont coupées, et que cet état de choses menace de ruiner Last Chance, dit d'un ton résolu le médecin.

— Comment va votre dément, Docteur ?

— Toujours de même.

— L'agent de Mollogon a reçu des lettres à son sujet.

— Ah ? fit le médecin avec intérêt. Qu'est-ce qu'elles disent ?

— Il paraît que ce jeune homme avait été envoyé en mission spéciale dans l'Ouest, muni de fonds considérables. Inquiets d'être sans nouvelles de lui depuis qu'il a quitté Mollogon, ses amis ont écrit à l'agent.

— Tant mieux s'il y a des personnes qui s'intéressent à lui ; son infortune en sera moins grande.

— L'agent m'a dit que quelqu'un devait venir ici le chercher.

— Je m'en réjouis, car il réclame beaucoup de soins et d'attentions, répondit le docteur. J'ai bien vu que ce n'était pas le premier venu, et qu'il était de bonne famille. Mais quel coup pour ses amis, lorsqu'ils le retrouveront dans cet état !

Après avoir échangé encore quelques mots avec le docteur Dick, Harding rejoignit sa cabane, considéré par tous comme un héros.

Il n'avait pas fait la moindre allusion à sa rencontre avec Huckleberry.

Le moment de se remettre en route venu, il se présenta ponctuellement à l'hôtel.

— Je vous confie un précieux chargement de poudre d'or et un courrier de la plus haute importance, pard, dit l'hôtelier Larry.

— Oui, Harding, ajouta le docteur Dick. Pour

ma part, j'envoie dans l'Est plusieurs lettres chargées et de grosses traites à toucher, et j'espère qu'il ne leur arrivera rien de fâcheux.

— Je ferai de mon mieux, Docteur, promit le jeune homme en prenant place sur le siège.

Le nombre des curieux rassemblés pour assister à son départ était énorme.

En réponse à leurs vivats, il souleva poliment son sombrero.

Il avait réussi à faire le voyage une fois, serait-il aussi chanceux dans sa seconde tentative ?

Telle était la pensée de tous ceux qui se trouvaient là.

Le jeune conducteur ne perdit pas plus de temps en route que lors de son précédent voyage ; mais, arrivé à Dead Line, loin de paraître avoir peur, il fit halte, mit pied à terre, s'approcha de l'arbre où il avait vu Old Huck, se baissa, ramassa une feuille de papier cachée dans une touffe de fleurs sauvages et s'empressa de la parcourir.

Tirant ensuite de sa poche une autre feuille où quelques lignes étaient tracées, il la déposa dans la même cachette, puis il revint à sa diligence et reprit tranquillement son chemin.

Il atteignit le premier relais de nuit à l'heure voulue, et surprit le gardien en lui disant que son intention était de gagner Mollogon sans s'arrêter.

— Vous n'y pensez pas ?

— Si fait.

— Vous allez vous jeter dans quelque fondrière, tuer votre attelage, briser la guimbarde et vous réduire en atomes.

— Je me crois capable de conduire de nuit, affirma-t-il énergiquement.

— C'est le plus mauvais bout de chemin de tout l'O'erland.

— N'importe.

— Mais pourquoi courir ce risque ?

— J'ai mon idée. Si des bandits comptent m'attaquer demain, ils me manqueront.

— Sans doute, seulement vous n'échapperez à ce danger que pour en affronter un autre, encore plus grave.

— Nous réparerons de ça à mon retour, trancha Harding, qui repartit aussitôt.

La nuit était noire, et il savait que le gardien n'exagérerait pas.

Il n'avait fait qu'une demi-douzaine de fois la route comme voyageur, mais il l'avait étudiée so-

igneusement lors de son dernier voyage, et il la connaissait maintenant, pour ainsi dire, ponce par ponce.

Mais les ténèbres devinrent si épaisses que, n'ayant plus pour se guider que l'instinct de ses bêtes, il s'y fia aveuglément, — c'est le cas de le dire, — plus que jamais décidé à enlever l'étape, du moment que son amour-propre était en jeu. Et, la chance le favorisant, il entra à Mollogon au petit jour.

Le bruit avait attiré l'agent sur le seuil de sa porte.

— C'est la diligence de Last Chance ! criaient des voix dehors.

Il se hâta d'aller féliciter le jeune conducteur et lui dit :

— Je craignais d'autant plus qu'il ne vous arrivât malheur qu'une bande de desperados est partie d'ici tout récemment.

— Oui, je sais ; ils doivent m'attendre sur la route, ignorant que j'ai fait le trajet cette nuit.

« Je vais rassembler une troupe de braves compagnons et courir sus à ces drôles.

Une heure plus tard, Harding, monté sur un beau cheval, reprenait la direction de Last Chance à la tête d'une dizaine de cavaliers.

Un Bruit mystérieux.

La bande à laquelle l'agent avait fait allusion comprenait une demi-douzaine de coquins qui étaient arrivés au settlement deux jours plus tôt, et qui prétendaient se rendre aux mines.

Bien montés et bien armés, ils avaient plusieurs bêtes de somme avec eux.

Personne ne savait qui ils étaient, et, sans avoir même l'excuse d'avoir bu outre mesure, leur conduite avait tellement laissé à désirer à Mollogon que tous les gens pacifiques y avaient, pendant leur bref séjour, vécu dans des transes mortelles.

On ne s'était rassuré qu'en les voyant quitter le pays, s'estimant heureux qu'ils ne l'eussent pas ensanglanté par quelque tragédie.

Ils avaient pris la direction de Last Chance la veille, vers la fin de l'après-midi, et l'agent les avait soupçonnés à juste titre de vouloir attaquer la diligence.

On comprend sa joie quand il vit que Harding avait su déjouer leurs plans.

Ces cinq ou six jeunes gredins, que peu d'hommes

eussent osé affronter à armes égales, tant ils avaient l'air redoutable, s'arrêtèrent à une dizaine de milles de Mollogon et bivouaquèrent sur la berge d'un ruisseau, à quelques centaines de mètres de la route.

Ils connaissaient certainement très bien la région, car ils s'étaient rendus directement à cet endroit, qui était très propice au campement, et d'où la vue portait sur une distance d'un mille de chaque côté du chemin.

Ils attachèrent leurs chevaux, étendirent leurs couvertures, amassèrent du bois sec et firent leur souper.

Puis ils jouèrent aux dés à la lueur du feu de bivouac et finirent par se coucher, sans prendre la précaution de poser des sentinelles.

La soirée se passa tranquillement, mais, vers minuit, l'un d'eux se réveilla, se souleva sur sa couche et tendit l'oreille.

Il perçut un bruit semblable à un roulement de voiture, qui parut exciter sa surprise.

— Hep, pards! héla-t-il.

Un de ses compagnons ouvrit les yeux et s'enquit en bâillant:

— Qu'est-ce qu'il y a, Sully?

— J'entends un bruit de roues.

— Sottise!

— Non, te dis-je.

— C'est le murmure du ruisseau.

— Je ne suis pas de cet avis.

Les autres s'éveillèrent aussi et perçurent le même bruit mystérieux, qui mourut bientôt dans le lointain.

— Si c'était la diligence? reprit le premier.

— Allons donc!

— Et pourquoi pas?

— Nul homme au monde n'oserait conduire une diligence sur cette route, la nuit.

— J'ai pourtant bien cru entendre un roulement de voiture.

Le vent s'était élevé et faisait gémir les branches des sapins.

— Écoutez, dit l'un des hommes. C'est ce bruit-là que tu as pris pour un roulement de voiture, Sully.

L'explication parut satisfaisante à tout le monde, et les drôles ne tardèrent pas à se rendormir.

Le nommé Sully fut le premier debout, le lendemain matin, à l'aube. Il quitta le camp et s'achemina vers la route qui courait à travers la prairie.

A peine l'eut-il atteinte, qu'il appela ses camarades.

Ceux-ci se hâtèrent d'accourir.

— Voyez là, pards! cria-t-il en leur montrant la route.

— C'était bien la diligence! répondit un des autres en avisant les traces fraîches des roues et de douze paires de sabots.

— Un homme a osé passer ici la nuit, avec une diligence!

— Oui, et le chef va être furieux contre nous.

— Que faire, maintenant?

— La diligence est à Mollogon. Il est trop tard pour courir après.

— Alors, nous ferions bien de décamper.

— Sûr! car l'agent nous soupçonne, et on est peut-être à notre poursuite déjà.

Sur ce, la bande courut à ses chevaux, sauta en selle et s'enfuit vers les montagnes, dans la direction de cette mystérieuse région du Grand Cañon du Colorado, où si peu de Blancs ont osé s'aventurer jusqu'à ce jour.

Ils filèrent à toute vitesse et n'aperçurent pas quel qu'un qui, tapi au milieu des buissons, les épiait ardemment.

Quand ils eurent disparu, une grande silhouette se dressa, et l'on eût pu reconnaître en elle le vieil Huckleberry, l'ex-conducteur volontaire de l'Overland, que chacun croyait tombé sous les coups des outlaws.

Le vieux se dirigea vers un bouquet d'arbres voisin, où il retrouva son cheval, qu'il avait muselé pour l'empêcher de hennir.

Il le monta, gagna la route et se tint aux écoutes.

Apporté par la brise, il distingua un battement lointain et précipité de sabots.

C'était la troupe recrutée sans peine par Harding qui s'approchait.

Ces douze cavaliers étaient des Vigilants de Last Chance que l'hôtelier Larry avait envoyés secrètement à Mollogon quelques jours auparavant, pour se tenir à la disposition de Harding et être prêts à tout événement.

À la vue du vieil Huckleberry, tous, sauf Harding, poussèrent une exclamation d'étonnement.

Old Huck, sans leur donner le temps de se remettre, ni de demander des explications, leur indiqua la direction que venaient de prendre les bandits:

— Par ici! leur cria-t-il. La piste est toute chaude!

En même temps, il se plaçait à leur tête et mettait sa monture au galop.

Le chemin que les outlaws avaient pris était mauvais et s'enfonçait dans une région de plus en plus sauvage.

C'était le même qu'avaient suivi naguère Buffalo Bill et le docteur Dick en allant visiter le Grand Cañon.

La troupe guidée par Old Huck le parcourut sans hésitation jusqu'au moment où elle arriva au bord de la profonde faille dans laquelle on croyait que Wallace Weston, l'Ermite du Grand Cañon, avait trouvé la mort.

Là, il fallut mettre les chevaux au pas, et encore hésita-t-on à s'engager sur la pente vertigineuse du sentier.

Old Huck tenait toujours la tête du détachement.

Les lieux paraissaient lui être familiers, et les Vigilants acceptaient de bonne grâce d'être dirigés par lui.

Soudain, le vieil Huckleberry s'arrêta et prêta l'oreille.

Ses compagnons l'imitèrent.

Du fond de la vallée s'élevait le bruit d'une fusillade; un combat se livrait dans le cañon. La troupe reprit sa marche aussi vite que possible.

Au bout d'une demi-heure, les Vigilants aperçurent les outlaws.

Deux des gredins étaient couchés sur le chemin avec une balle dans la tête, et les autres, dispersés parmi les rochers de la hauteur en face, semblaient être aux prises avec un invisible adversaire.

Les Vigilants ouvrirent le feu sur eux.

Ils essayèrent de riposter, mais le craquement rapide des revolvers du vieil Huckleberry et de quelques autres bons tireurs eut bientôt mis fin à la bataille.

De la bande des outlaws pas un homme ne subsistait, tandis que les Vigilants n'avaient eu que quelques blessés.

— A présent, Gentlemen, dit le vieil Huckleberry, lorsque la fumée se fut dissipée, je vais vous faire connaître qui je suis.

Et, ôtant la perruque grise qui recouvrait sa tête et la paire de lunettes qui chausait son nez, il se

montra sous le jour inattendu d'un homme dans la force de l'âge et de la beauté virile.

— Buffalo Bill! s'écrièrent les Vigilants.

C'était Buffalo Bill, en effet.

Pour dépister plus sûrement les bandits et leur laisser ignorer sa présence dans la région, il s'était merveilleusement travesti et maquillé.

Les outlaws, croyant avoir affaire à un simple conducteur, l'avaient attaqué. Il les avait repoussés avec perte, et, laissant la diligence derrière lui, il les avait poursuivis fort loin, monté sur un des chevaux qu'ils avaient abandonnés dans leur panique.

Les outlaws partis de Mollogon pensaient se joindre à eux; mais, quand ils arrivèrent, leurs complices étaient déjà dispersés par l'ennemi invisible contre lequel ils combattaient quand ils avaient eu à faire face à la troupe de Harding.

Les Vigilants fouillèrent le cañon et découvrirent le repaire de la bande, où ils firent un prodigieux butin, car l'or et les billets volés sur la route s'y trouvaient cachés.

Seulement, et à leur grand regret, ils ne purent trouver trace de l'adversaire des desperados.

Celui-ci n'était autre que Wallace Weston, l'Ermite du Grand Cañon.

Ayant tiré assez d'or de sa mine, il avait résolu de se retirer dans l'Est avec Lucas Langley. Mais il apprit que des bandits avaient élu domicile dans le cañon, et il revint résolument sur ses pas pour leur en disputer la possession.

Les Vigilants étaient arrivés à temps pour achever l'œuvre qu'il avait commencée.

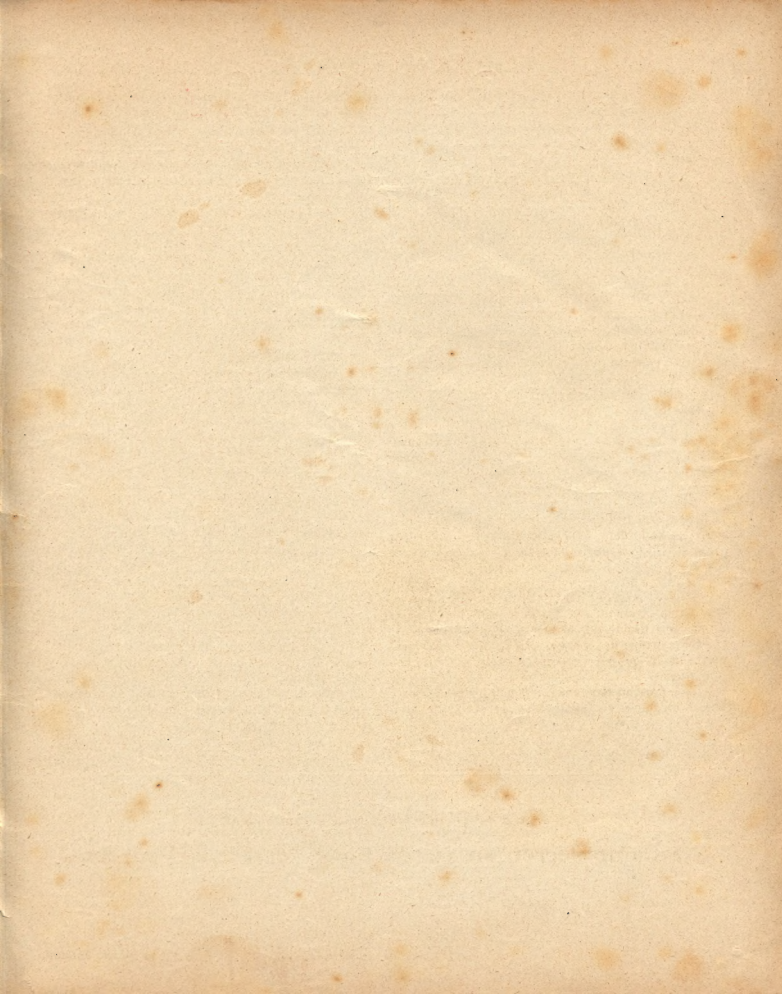
Dissimulé derrière les rochers, il assista au dernier épisode de la lutte, tout en demeurant invisible.

Sa parfaite connaissance du cañon lui permit d'échapper aux investigations des Vigilants, et, le soir même, il rejoignit son ami Lucas Langley à un certain endroit où ils s'étaient donné rendez-vous, et les deux pards reprirent de concert leurs préparatifs pour leur départ projeté.

— FIN. —

Le prochain fascicule (No. 74) contiendra:

Le Camp secret, ou Sur la Piste des Pieds-Fourchus.



Nick Carter

Le plus grand Dérictive d'Amérique

Les meilleures et les plus captivantes histoires de détective qui existent, et telles qu'aucun lecteur français ne voudra laisser passer l'occasion de les connaître.



Les fascicules déjà parus contiennent les récits suivants:

1. Un Maître du Crime.
2. L'Affaire Carruthers.
3. Inez Navarre.
4. Le Serment fatal.
5. La Pointe du Poignard.
6. Dans le Breuillard.
7. Un Voisin mystérieux.
8. La Victime d'un Empoisonneur.
9. Un Malade dangereux.
10. Les Pires Voleurs de New York.
11. Le Prince des Bandits du Grand Monde.
12. La Pension meublée de Madame Dark.
13. Le Mystère du Téléphone de l'Hudson.
14. Un Meurtre sur le Grand Chemin.
15. Un Collis macabre.
16. Un périlleux Voyage.
17. La Piste sous les Eaux.
18. Le Banc des Témoins.
19. Une Nuit dehors.
20. La Chasse aux Documents.

21. Une Effraction bien faite.
22. Le Docteur Quartz.
23. L'Homme aux Nerfs d'acier.
24. Les Assassins du Grand Hôtel.
25. Les Aventures d'un Pendu.
26. La Haine d'une Sorcière.
27. Le Diable dans une Maison de Fous.
28. Un singulier Nœud coulant.
29. La dernière Partie du Docteur Quartz.
30. Un Compagnon suspect.
31. La Cité du Lac Michigan.
32. Les Voleurs de Cadavres.
33. Sur le Chemin des Coyotes.
34. Un Maître Chanteur femelle.
35. Dans l'Hypnose.
36. Un Complot anarchique.
37. Les Initiales mystérieuses.
38. Un lugubre Problème.
39. Un Enlèvement énigmatique.
40. Les Compagnons du Crime.
41. César, le Chien Détective.
42. La Locomotive No. 13.
43. Les Empoisonnements de l'Alameda.
44. Le Bouge de Mammy Tooter.

Dans le cas où l'on ne trouverait pas dans sa localité les fascicules déjà parus, s'adresser directement, en joignant 0,25 par fascicule, à la Maison

A. Eichler, imprimeur-éditeur. Paris, 41, Rue Dauphine.

New York, 33 First Street. Londres E. C., 290 Old Street. Dresde-A., Rosenstr. 107